

LE

MANNEQUIN DU PRINCE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR M. BENJAMIN ANTIER,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le mercredi 11 décembre 1844.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PIERRE 1 ^{er}	M. DESHAÏTES.
LE GÉNÉRAL LEFORT.....	M. SAINT-MAR.
ROMASKY.....	M. SERRIS.
SOTOFF, bouffon.....	M. CHARLET.
POUSKINE, grand-maitre des cérémonies.....	M. EDOUARD.
GAZAN, grand-justicier.....	M. EUGÈNE.
ORLOWSKY, noble russe, sous le nom de Daniel.....	M. PRADIER.
LE LIVONIEN.....	M. AMÉLINE.
VANOFF, forgeron.....	M. GUSTAVE.
SOPHIE, sœur de Pierre.....	M ^{me} ABIT.
EUDOXIE, femme de Pierre.....	M ^{lle} GAUTHIER.
CATHERINE, paysanne livonienne.....	M ^{me} MÉLANIE.
CISKA, sœur du Livonien.....	M ^{me} LAGRANGE.
BOYARDS, OFFICIERS, SOLDATS HOSPITALIERS, PEUPLE.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place en construction. — Au fond la Néva. — En avant du fleuve, un vaisseau en chantier. — Au premier plan, à gauche du spectateur, le portique d'une galerie. — Au deuxième plan, l'entrée de Saint-Waldimir. — Au premier plan, à droite du spectateur, un petit atelier de forge. — Au deuxième plan, une salle de rez-de-chaussée, mal close et délabrée.

SCÈNE I.

POUSKINE, VALETS, OUVRIERS.

(Au lever du rideau, des ouvriers travaillent à l'édifice. Des matelots portent des ballots vers le fleuve. Vanoff est à la forge. Pouskine surveille les travaux. Deux valets traversent la scène, portant une cassette, qu'ils déposent aux pieds de Pouskine, pendant le chœur.)

CHOEUR.

AIR : Noble état dont je suis fier. (Sérène.)
ou : Sors d'ici, sors Lucifer. (Bataiole et Johelot.)

Travillons avec ardeur,
De l'Empereur
Obtenons la faveur.

Sous lui, des petits et des grands,
L'intelligence arrive aux premiers rangs.

POUSKINE, ouvrant la cassette apportée par les deux valets.

Dans cette cassette, les habits de marié destinés au bouffon Sotoff... c'est bien cela... Puis, les vêtements que le représentant du Czar, le serf Romasky doit endosser pour la cérémonie ; très bien, très bien. (Aux valets, qui ont refermé le coffre.) Déposez cela dans le salon d'attente, qui communique au Palais-Impérial. (Les valets emportent le coffre.) Le bouffon est là, Romasky va venir. J'espère m'être acquitté avec zèle de mes deux fonctions d'ordonnateur des travaux et de grand-maitre des cérémonies.

SCÈNE II.

POUSKINE, SOTOFF.

(Pendant les derniers mots de Pouskine, Sotoff, arrivant de l'intérieur, entre en scène, la tête basse, les deux mains croisées derrière lui et paraissant réfléchir profondément.)

POUSKINE.

Eh bien, mon vieux Sotoff, as-tu vu ton costume ? (Sotoff continue à marcher.) Sotoff?..

SOTOFF, sortant de sa rêverie.

Hein?..

POUSKINE.

Est-ce que tu dors en marchant?..

SOTOFF.

Je pense à la singulière idée qui a prise à notre grand Empereur de me mettre en ménage.

POUSKINE.

D'abord, pourquoi penses-tu?

SOTOFF.

Est-ce qu'il y a une ordonnance qui défend aux bouffons de penser?

POUSKINE.

Non, mais l'usage est que les bouffons fassent rire, et tu n'es pas gai du tout. Il fallait choisir un autre état.

SOTOFF.

Est-ce qu'on choisit avec Pierre I^{er}, notre gracieux maître? Il a prétendu que ma mine piteuse lui donnait toujours envie de rire, et pour retraite de maître d'écriture, il m'a dit: Tu seras mon bouffon, et j'ai accepté ce titre aussi volontairement que la femme qu'il me donne.

POUSKINE.

Au moins l'espiègle Ciska, ta future, est très jolie.

SOTOFF.

Qu'est-ce que ça me fait.

POUSKINE.

Elle est bien en cour depuis qu'elle a dansé la livonienne devant le Czar.

SOTOFF.

Pourquoi ne la garde-t-il pas avec sa danse, le Czar, ou ne la donne-t-il pas au serf Romasky, son maître d'écriture, avant moi?

POUSKINE.

Oh! Romasky, mon vieux Sotoff! des choses plus élevées l'attendent. Mais ta part est très convenable. Outre la femme, le Czar te donne une dot, une pension et te laisse ton logement dans les combles du palais.

SOTOFF.

J'aimais mieux ma vie de vieux garçon.

POUSKINE.

Va t'habiller.

(Sotoff sort.)

SCÈNE III.

POUSKINE, LEFORT, VANOFF.

LEFORT, à Vanoft, qui est à la forge.

L'intendant des travaux est-il de ce côté?

VANOFF, le désignant.

Le voilà.

POUSKINE.

Soyez le bien-venu, général.

LEFORT.

Mon cher maître, je viens de la part de l'Empereur, savoir ou en sont nos apprêts?

POUSKINE.

Tous les ordres de Sa Majesté sont exécutés. Ce que je trouve étrange, pardon de l'expression, c'est que notre bien-aimé Czar fasse une cérémonie publique des noces de son bouffon.

LEFORT.

Les noces du bouffon ne sont qu'un prétexte, mon cher maître. (Confidentiellement.) Il fera assister ensuite sa noblesse, qu'il a tout invitée... à des noces plus sérieuses...

POUSKINE, vivement.

Est-ce que le Czar?..

LEFORT.

Le Czar sait que cette noblesse, non contente de blâmer les ordonnances de réforme, conspire contre le réformateur. L'idée de la braver ouvertement soumit à son courage; mais bien inspiré, cette fois, il essaie, à l'aide d'une conception grotesque, de la ramener par l'attrait des plaisirs.

POUSKINE.

S'il réussit, il aura du bonheur.

LEFORT.

Il a raison d'essayer au moins; quoiqu'il ait décidé de faire adopter généralement dans ses états la coutume de se vêtir à l'allemande et de se raser le menton, il laisse encore à tous les boyards permissif de prendre ou de ne pas prendre la nouveauté. Seulement, les entêtés qui conserveront la longue barbe et la robe traînante, ne pourront se présenter que dans la salle du banquet, servi d'après nos vieux usages: le gland de chêne bouilli, le quartier de cheval meurtre sous la selle; et pour boisson: l'ancien hydromel, composé d'eau miellée et de vinaigre.

POUSKINE.

Le tout leur sera servi dans la salle à droite, véritable glacière, ouverte à tous les vents; elle n'attend plus que les convives.

LEFORT.

Ceux, au contraire, qui préféreront le bon feu, l'excellent vin, les mets délicats, n'auront qu'à se présenter le menton ras, en uniformes allemands, à basques et retroussis, pour voir s'ouvrir, devant eux, les portes de la salle du banquet moderne.

POUSKINE, la désignant.

La voilà, presqu'en face de l'autre.

LEFORT.

Convenez que le moyen est original ?

POUSKINE.

Oui, mais les vieux tiendront bon.

LEFORT.

Peut-être... et puis les jeunes viendront à nous ; et la jeunesse... c'est l'avenir.

POUSKINE.

Et sans doute, pour amuser ses convives, Pierre, après le repas, fera défilé devant eux sa garde, qu'il commandera lui-même.

LEFORT.

Non, il marche toujours à son rang de bataille, comme il a commencé. Il veut passer par tous les grades. Ainsi, après avoir été d'abord tambour, ensuite soldat, puis caporal, il paraîtra aujourd'hui sous le costume de sergent de sa garde vêtue à l'allemande ; et, pendant ce temps, le serf Romasky se trouvera à sa place, sous les nouveaux habits commandés pour la cérémonie du jour...

POUSKINE.

Ils sont là déposés, qui n'attendent plus que l'homme qui les doit revêtir.

(Il examinent les travaux pendant le chœur.)

CHOEUR.

Travaillons avec ardeur,
De l'Empereur obtenons, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROMASKY.

ROMASKY, répétant la dernière mesure du chant.

Arrive aux premiers rangs !..

(Parlé.) J'en ai déjà par-dessus la tête, du premier rang. (Il aperçoit Lefort.) Oh ! le général avant moi !..

(Il s'approche de lui.)

LEFORT.

Romasky, c'est moi qui suis arrivé le premier.

ROMASKY.

Mes très humbles excuses, Général ; mais ce n'est pas ma faute. Vous serez parti trop tôt ; car j'ai passé toute la matinée à écouter sonner les heures. Quand j'ai entendu les trois quarts de midi, à l'horloge de Saint-Pierre, j'ai mis mes jambes au galop pour avoir le temps de m'habiller et de me rafraîchir, si votre Seigneurie veut bien me faire donner une bouteille de rhum.

LEFORT, fouillant à sa poche.

Tiens, voilà une montre de Genève,

ROMASKY, la prenant.

Ca, c'est pour l'heure ; mais pour la soif...

POUSKINE.

Tu trouveras de quoi là bas...

ROMASKY.

Bien des remerciemens, alors je vais...

(fausse sortie.)

LEFORT, l'arrêtant.

Et si, muni d'un pareil meuble, tu viens à manquer d'exactitude, un coup de knout par minute de retard, c'est l'avis de l'Empereur ; tu entends.

ROMASKY, avance l'aiguille avec son doigt.

Parfaitement, général.

LEFORT.

Que fais-tu là ?..

ROMASKY.

J'avance ma montre d'un quart d'heure. Il paraît que c'est un parti pris, que cette idée de notre Czar chéri, de me mettre à sa place ? J'ai cru, la première fois, même la seconde, qu'il trouvait drôle de se mirer dans ma personne, et que ça lui passerait... mais c'est la troisième.

LEFORT.

Et ce ne sera pas la dernière.

ROMASKY.

Ainsi donc, me voilà doublure d'empereur en pied... majesté postiche... indéfiniment. Ah !..

LEFORT.

Tu soupîres...

ROMASKY.

Oui, car depuis que Pierre, devenu Czar, a fait de mon chef un clou, auquel il trouve bon d'accrocher sa couronne, et de mes épaules un potre-manteau impérial, je ne vis plus. Toute les fois qu'il me faut l'approcher, à la portée de la main... ou du pied, j'ai la chair de poule !... Je crois sentir d'avance tout ce qui peut m'arriver.

Ames Filles de l'Université. (Le Luthier de Vienne, acte 1, scène 3.)

PREMIER COUPLET.

Ah ! rendez-moi ma liberté,
Mon pain d'avoine et de l'espace !
Ma pauvre hutte sous la glace,
Et du sommeil à volonté !
Car si je rouille, au fouet natté,
En claquant sur mes reins, m'appelle,
Afin qu'au trône l'on m'attelle...
Ah ! rendez-moi ma liberté.

DEUXIÈME COUPLET.

J'échangerais la royauté
Contre une choppe d'eau-de-vie ;
L'éclat empoisonne ma vie,
C'est pour moi du vin frelaté.
Depuis que de près j'ai tâté
De ces misères qu'on envie,
Contre une choppe d'eau-de-vie
J'échangerais la royauté.

CAZAN.

Silence... on vient !..

(Ils s'éloignent au fond.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CISKA, CATHERINE, LE LIVONIEN, donnant le bras aux deux femmes.

CISKA.

Ah ! vieux Sotoff, attends que nous soyons mariés, et tu me paieras mes pas...

CATHERINE.

Dieu ! que tu es impatiente !

Air : Vive un petit souper. (Brecht.)

Quitte cet air boudeur
Et tes élans d'impatience ;
Il est de circonstance
D'être gaie en donnant son cœur.

CISKA.

Je n' donne rien ; c'est un' vienl' tête
Qu'on m' donne pour époux aujourd'hui ;
Et je suis trop mal satisfaite
Pour venir gaiement au d'avant d' lui.

ENSEMBLE.

Cher époux de mon cœur
Tu m' paieras ton impertinence.
De m' laisser prendre l'avance.
Quand on m' force à fair' ton bonheur.

CATHERINE.

Quitte cette air boudeur, etc.

LE LIVONIEN.

Quitte ce ton d'humeur
Vois manzell' Cath'rin', quell' patience,
Sans s' fâcher elle avance.
Bell' comme un aug' dans sa douceur.

CATHERINE.

Calme-toi, voyons, c'est sur cette dernière place que nous allons trouver celui que nous cherchons...

LE LIVONIEN.

C'est vrai, sœur, voyons, marche toujours...

(Il les entraîne autour de la place.)

DANIEL, à Cazan.

Un mot encore !

CAZAN.

Parlez !

DANIEL, à Cazan.

Ayant passé ma vie loin de la résidence des Czars, mes yeux n'ont jamais vu cet usurpateur du trône de son frère.

CAZAN.

Je ne l'ai pas vu plus que vous ; mais il nous sera facile d'apercevoir son visage au milieu des courtisans qui se presseront autour de lui.

CISKA, arrêtant la marche du Livonien.

Vous voyez bien qu'il n'y est pas.

CATHERINE, à Ciska.

Puisqu'il a dit à ton frère : Livonien, vous me trouverez au cabinet de travail de l'intendant, sur la place des constructions.

CISKA.

Eh bien ! la place des constructions ! Laquelle ? on construit sur toutes les places. (Elle regarde encore.) Voyons, le vois-tu ?..

LE LIVONIEN.

Non !

CISKA, à son frère.

Ca t'est égal, à toi, depuis que tu tiens Catherine à ton bras, tu ne t'occupes que d'elle. Quand tu resteras là, sans remuer, comme un saint de plomb, et à me regarder avec tes gros yeux !

LE LIVONIEN.

Eh ben ! après ?..

CISKA.

Après ! va demander...

LE LIVONIEN.

Et le bras de mamzelle Catherine ?

CISKA.

Eh bien ! tu le lâcheras une minute : As-tu peur qu'elle s'envole ?

LE LIVONIEN.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! non, je n'ai pas peur.

(Il va s'adresser à des ouvriers.)

CISKA, à Catherine, imitant son frère.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! Si tu n'as pas pitié de cet être-là, vois-tu, il deviendra tout-à-fait imbécille ; avec ça qu'il a déjà un bon commencement.

CATHERINE, riant.

Tu es folle.

CISKA.

La future femme d'un bouffon, tant mieux, ça fera l'attelage complet.

CATHERINE.

Pourquoi l'as-tu accepté, s'il ne te convient pas ?

CISKA.

Pourquoi ? parce que l'Empereur m'en a fait donner l'ordre.

CATHERINE.

Ah ! bien, le plus souvent que l'Empereur me ferait épouser un homme, même lui, malgré moi !

CISKA.

Qu'est-ce que tu ferais ?

CATHERINE.

Je dirais : Je n' veux pas, ça n' me convient pas, ça ne sera pas.

CISKA.

Quand tu connaîtras la réponse qu'on fait à

ces mots-là au palais impérial, tu ne t'y frotterais pas.

CATHERINE.

Je crois que si, je suis entêtée.

CISKA.

Et bien ! essaie si tu peux ; quant à moi je n'ai pas fait la plus légère observation. Seulement je me suis résignée, à part moi, à le faire gracieusement enrager.

CATHERINE.

Pauvre homme !

CISKA.

Je te conseille de le plaindre ! (En ce moment Sotoff paraît avec Pouskine.) Mais si tu veux juger de son mérite, regarde, ma bonne amie, le voilà dans toute sa beauté.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POUSKINE, SOTOFF, LE
LIVONIEN.

CISKA, allant à Sotoff et lui prenant la main.

Mon futur, permettez que je vous présente à Catherine, mon ami d'enfance. (Sotoff reste immobile.) Saluez donc !

SOTOFF, se courbant.

Je la salue.

CISKA, à Sotoff.

Prenez garde de vous luxer le cou. (A Catherine.) Hein, qu'il est gentil ! Il est dans son habit comme dans une gaine. (A Sotoff.) Est-ce qu'on vous a empesé avec vos manchettes ?

SOTOFF.

Vous bavardez beaucoup, future chérie.

CISKA.

Est-ce que vous auriez la prétention de m'empêcher de parler ?

SOTOFF.

Je ne veux pas l'impossible ; mais je vous empêcherai, si je peux, de manquer de respect à notre gracieux Souverain en le faisant attendre... Vous n'avez ni votre voile...

CISKA.

Ni ma fleur d'orange, c'est vrai.

CATHERINE.

Viens vite, je te servirai de femme de chambre.

POUSKINE, arrêtant Catherine.

Très belle enfant, c'est l'office des habilleuses du palais. (Il montre le chemin à Ciska et prend la main de Catherine.) Et, si la demoiselle de noce, plus appétissante que la mariée, le désire, on se chargera de lui trouver un excellent époux comme Sotoff ?

CATHERINE.

Bien obligée, je n'en veux pas plus de ce numéro-là que du vôtre.

LE LIVONIEN, à lui-même.

Bien tapé, ça.

CATHERINE.

Dans mes idées, voyez-vous, on aime à choisir tout ça soi-même. (A son cavalier.) Venez, Livonien.

(Elle prend son bras et sort.)

SCÈNE VIII.

POUSKINE, CASAN, DANIEL, VANOFF,
OUVRIERS, PEUPLE.

(Vanoff, resté à la petite forge.)

POUSKINE, au forgeron.

Eh bien ! Vanoff, est-ce que tu n'as pas entendu la cloche ?

VANOFF.

La cloche ? ça n'a rien de remarquable. L'Empereur attend après moi, et s'il ne trouvait pas les fers au feu, l'apprenti forgeron n'en serait pas pour donner une racée à son maître.

(Il va se remettre à la besogne.)

VOIX LOINTAINES.

L'Empereur !... vive l'Empereur !

(Le tambour et la musique annoncent son arrivée. Par la droite et par la gauche se réunissent des groupes de boyards.)

CHOEURS.

Ain de Lestouq des Chevaux, des chevaux !

L'Empereur, l'Empereur !

Voyez accourir ce monde,

De tous les points à la ronde,

Quel bonheur ! quel bonheur !

Nous allons voir l'Empereur.

(Pierre-le-Grand, en uniforme de sergent de la garde, est en tête de l'escorte d'honneur.)

SCÈNE IX.

PIERRE, ROMASKY, LEFORT, CASAN, DANIEL, puis SOTOFF, CISKA, CATHERINE, POUSKINE, BOYARDS, SERFS.

(Quand on est en place, Lefort, qui est à l'avant-scène, se retourne vers l'escorte d'honneur et appelle à haute voix.)

LEFORT.

Continuation de l'air.

Sergent Pierre en avant...

(Le Czar sort du rang, arrive auprès de Lefort, présente les armes et se tient immobile.)

Voyez, Sire !

PIERRE, sans quitter la position.

Plus bas.

LEFORT, à demi-voix.

Comme cette noblesse.

A vos ordres s'empresse.

PIERRE, de même.

Ami, c'est qu'elle sait, en rêvant mon trépas,
Que l'Empereur ne la craint pas.

(Il retourne à son rang.)

CHOEUR.

L'Empereur, etc.

(Romasky parait. Les cris de vive l'Empereur redoublent; à un signal de Lefort, musique et tambours se taisent. La noblesse se prosterne.)

PIERRE, derrière Romasky.

Parle.

ROMASKY, aux Boyards.

Le Czar est sensible à votre empressement,
Boyards et tous autres Seigneurs.

(Il s'arrête et regarde Pierre.)

DANIEL, à l'écart à Casan.

Ce faux air de bienveillance prouve qu'il commence à trembler.

PIERRE, à Romasky, avec impatience.

Continue donc.

ROMASKY, toujours interrogeant Pierre des yeux.

Si des innovations indispensables s'exécutent par nos ordres, n'en prenez pas ombrage, le Czar ira lentement. Je sais que les vieilles habitudes sont une seconde nature... (Ton familier.) Et moi-même, je tiens beaucoup à mes vieilles...

PIERRE, lui marchant sur le pied.

Hein !

ROMASKY.

Oh !..

(Il porte la main à sa jambe.)

POUSKINE, à Romasky.

Qu'avez-vous, Sire ?

ROMASKY, tâchant de se remettre.

Rien, maître, rien ; un petit élançement de goutte dans le pied. (A part.) Il m'a écrasé l'orteil, le brutal. (Haut.) Je disais, Boyards...

PIERRE, vivement.

Prends garde !

ROMASKY, continuant.

Que j'attendais...

(Mouvement parmi les assistants, qui se raugent pour faire place à Sotoff, tenant par la main Ciska, parée du voile de fiancée.)

ROMASKY, à part.

La fiancée !.. Ce n'est pas elle que j'attendais... mais c'est bien heureux pour ma mémoire..

SOTOFF, se prosternant.

Sire !., (Bas à Ciska.) Saluez donc comme moi, Sire...

CISKA, à elle-même, en saluant de mauvaise grâce.

Saluer celui-là, moi qui connais si bien le véritable !

(Les futurs époux prennent leur place.)

PIERRE, à Romasky.

Achève.

ROMASKY, aux Boyards.

Le Czar, pour se retrouver au milieu de sa noblesse, a saisi avec joie l'occasion du mariage de cet imb... de son vieux maître d'écriture...

SOTOFF, à part.

Vieux !.. grand ignare !

ROMASKY.

Les instructions écrites vous ont indiqué auquel des deux banquets, chacun de vous, obéissant à ses inspirations, pourrait s'asseoir, après la bénédiction nuptiale. (A part.) Je suis fixé pour ma part.

CASAN, aux siens réunis, et à voix basse.

Personne, j'espère, n'aura la lâcheté de céder ?

PLUSIEURS BOYARDS, lui répondant.

Jamais, jamais !

ROMASKY, donnant le signal.

Marchons au temple.

(Pouskine prend la main de Ciska. Sotoff marche seul, puis les Boyards, peuple.)

CASAN, rapproché de Daniel et les suivant de l'œil.

Il veut traiter les idées comme il traite les hommes. Les idées que l'on comprime repoussent comme la barbe qu'il veut proscrire.

DANIEL, de même.

Oui, la hache qui fait tomber les têtes n'abat pas les vieilles coutumes.

CHOEUR. Intérieur.

Air : de Lestok.

Saint-Nicolas, patron de la Russie,
Entends nos vœux, écoute nos accents,
Gloire de la patrie
Veille sur ses enfants.

CHOEUR, du dedans et du dehors.

Gloire de la patrie,
Veille sur ses enfants.

DANIEL, regardant à la gauche.

Voici bien un autre scandale, mon Dieu ! Des Boyards ! les lâches ! Il n'ont pas honte de venir à nous le front levé, dans leur misérable accoutrement.

CASAN, allant à la rencontre des Boyards qui entrent en scène.

Eh ! quoi, malgré l'ancien rite !

PREMIER BOYARD, à Casan.

L'ancien rite, il aura tort.

(Ils s'éloignent.)

(La place publique se peuple d'assistans de toutes classes.)

SCÈNE X.

PIERRE 1^{er} LEFORT, puis ROMASKY,
BOYARDS, SERFS.

DEUXIÈME BOYARD, sortant avec rapidité de la salle délabrée.

Peste soit de leur hydromel qui ne sent rien ;
je n'en veux pas.

PREMIER BOYARD.

Et vite, nous n'arriverons pas à temps.

(Ils entrent dans la galerie moderne.)

CASAN, voyant les Boyards entrer dans la galerie.

J'ai peur qu'il n'y passent tous.

PIERRE, les désignant de la main à Lefort,
avec lequel il examine ce qui se passe.

Excepté quelques vieux malets qui s'entêtent,
vois-tu comme on passe du bon côté.

LEFORT.

Vous avez mieux vu que moi.

PIERRE.

J'ai deviné ces gens-là. C'est par le cœur
qu'en prend des hommes comme nous ; ceux-là,
mon cher Lefort, c'est par l'estomac.

DANIEL, à Casan,

Donnons du moins le bon exemple, à ces ci-
toyens corrompus.

(Casan et Daniel entrent dans la salle délabrée.)

LA VOIX DE POESKINE, dans la salle du banquet.

A la santé du Czar !

VOIX NOMBREUSES.

A la santé du Czar !

(On entend le cliquetis des verres.)

PIERRE.

Entends-tu, voilà le bon vin de France qui fait
son effet.

REPRISE DU CHOEUR.

Saint Nicolas, patron de la Russie ! etc.

(Sortie du temple et dispersion des assistans.)

PIERRE, prenant le bras de Lefort,

Ordonne qu'on fasse assembler le régiment ;
je vais dire deux mots à Romasky.

(Il désigne Romasky, qui sort de St-Valtimir.

Lefort quitte la scène.)

ROMASKY, passant.

L'odeur des bonnes choses m'arrive à plein
nez. Je vais honorer l'assemblée de ma pré-
sence.

(Il se dirige vers le portique de la galerie où l'on
dîne.)

PIERRE, l'arrêtant au passage.

Romasky...

SCÈNE XI.

PIERRE, ROMASKY.

ROMASKY.

Sire !

PIERRE, brusquement.

Comment ! tu vas m'appeler...

ROMASKY, se reprenant.

Sergent.

PIERRE.

Reste là.

ROMASKY.

J'allais faire le tour du réfectoire.

PIERRE.

Tu n'y a que faire.

ROMASKY, à part.

Il croit ça.

PIERRE.

Il faut visiter l'arsenal.

ROMASKY, à part.

Pendant qu'on dîne, comme c'est régaland.

PIERRE.

Et revenir après, passer en revue mon régi-
ment, là, sous mes yeux, avec Lefort.

ROMASKY, à part.

Chienne de corvée.

PIERRE.

Qu'est-ce que tu dis ?

ROMASKY.

Je me félicite... et j'écoute.

PIERRE.

En passant devant chaque ligne, tu demande-
ras ceux qui se sont distingués.

ROMASKY.

Oui, Sire.

PIERRE.

Je vais t'assommer d'un coup de crosse, si tu
m'appelles encore Sire.

ROMASKY.

J'y prendrai garde, Sergent.

PIERRE.

Lefort te designera ceux qui méritent des ré-
compenses, je te les souillerais tous bas.

ROMASKY, avec une surprise inquiète.

Ah !... vous me les soufflerez ?... (A part.) Ça
me fait trembler d'avance. (Haut.) C'est que j'ai
des momens de surdité...

PIERRE.

Je te ferai éclaircir l'ouïe, avec cinquante
coups de batognes.

ROMASKY, à part.

Refusez donc quelque chose à cela.

PIERRE.

Quand ce sera mon tour, et après que j'aurai été décoré de la croix de St-André, tu m'ordonneras dix minutes de planton, pour avoir gardé mon ceinturon mal en ordre.

ROMASKY.

Vous voulez que je trouve votre ceinturon mal en ordre ?

PIERRE.

Je le veux.

ROMASKY.

Ça suffit. (A part.) Dieu que je suis las du fardeau des grandeurs !

PIERRE.

Lefort attend ; rejoins ton escorte, et dépêche-toi.

ROMASKY.

Oui, S... S... (Geste de Pierre.) Sergent... (A part.) En voilà un qui me fait prendre, à jamais, la souveraineté en aversion.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

PIERRE, CATHERINE, BOYARDS,

(Pendant que Pierre va prendre un fusil qu'il examine, Catherine entre en scène, suivie de deux Boyards.)

CATHERINE.

Je crois en vérité que les vieux sont pires que les jeunes.

PREMIER BOYARD.

Voyons ma charmante, lequel des deux aimez-vous mieux qui vous embrasse ?

(Ils la prennent à bras le corps.)

CATHERINE, les repoussant.

Ni l'un, ni l'autre. (Ils reviennent à la charge.) Si vous voulez absolument embrasser quelque chose. (Elle donne un soufflet à celui qui la serre de plus près.) Voilà ma main. (Soufflet à l'autre, qui fait de même.) Et à toi aussi. (Riant de leur air stupéfait.) Comme ça, c'est fini tout de suite.

PIERRE, qui a relevé la tête pendant que les Boyards s'éloignent.

Pardieu voilà une belle et hardie créature ! (Il pose son fusil.) Il faut que je voie ce que c'est. (Il marche à sa rencontre.) Hé ! la belle ?

CATHERINE.

En voilà un jeune à présent ! Ça se comprend mieux.

PIERRE.

Où vas-tu ?

CATHERINE.

Qu'est-ce que ça te fait ? J'vas où il me plaît.

PIERRE.

C'est que j'ai mieux que toi restes,

CATHERINE.

Et pourquoi ça?..

PIERRE.

Parce que ta mine résolue me convient et que ta jolie tête fait tourner la mienne, foi de Pierre.

CATHERINE.

Ah ! tu t'appelles Pierre ?

PIERRE.

Oui...

CATHERINE.

Eh bien ! tant mieux, ça va bien à l'air de ta figure, c'est un nom qui porte bonheur.

PIERRE.

Mais j'en ai l'idée.

CATHERINE.

Je me suis fait dire un jour la bonne aventure et l'on m'a prédit que j'épouserais... un Pierre... qui ferait ma fortune.

PIERRE.

Ma foi, tu mérites bien de la faire, ta fortune ; et si tu voulais me charger de cela, par hasard?..

CATHERINE.

Ça serait drôle tout de même... Mais qu'est-ce que tu es?.. Soldat de la garde ?

PIERRE.

Moi?.. Oui... soldat de... et quelque autre chose encore.

CATHERINE.

Il paraît que vous faites comme vot' Empereur, vous autres, tous les métiers!..

PIERRE.

Un peu. (A part.) Elle ne me connaît pas, ça va m'amuser.

CATHERINE.

Ah ! ben ! le Livonien n'est tout uniment que soldat, lui.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que ce Livonien ?

CATHERINE.

C'est un soldat qui veut faire de moi sa femme.

PIERRE.

Bah !

CATHERINE.

Mais je commence à croire que je te trouve plus joli homme que lui... Je suis encore maîtresse de mes volontés... et... soldat pour soldat!..

PIERRE, riant.

Ajoute que je suis... sergent...

CATHERINE.

Ah ben ! alors, si le Livonien n'a pas de bonnes raisons à me donner...

PIERRE.

Tu te sens donc du penchant à m'aimer ?

CATHERINE.

J'en ai peur.

PIERRE, la prenant par la taille pour l'embrasser.
Moi, je t'adore déjà.

CATHERINE, se défendant.

Tout beau, mon Sergent, on ne paie pas d'avance dans mon pays.

PIERRE, insistant.

Allons donc !

CATHERINE, le repoussant avec force.
Pas pour l'instant.

PIERRE, surpris.

Quelle gaillarde ! je deviendrais fou d'une femme comme celle-ci, moi.

CATHERINE, reculant.

Tout de bonne volonté, rien de force. (On entend au loin un roulement de tambour.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

PIERRE.

Ah ! ah ! c'est mon régiment qui se prépare pour la revue sur cette place, commandé par le général Lefort, sous les yeux de l'Empereur.

CATHERINE.

L'Empereur !.. Ah ! dis donc, tu me le feras voir de près... je ne l'ai pas vu encore...

PIERRE,

' Tu ne peux plus t'en aller sans l'avoir bien vu, sois tranquille, attends un peu. j'ai posé là mon fusil, il faut que j'aille le prendre.

CATHERINE, à elle-même pendant ce mouvement,

C'est pourtant vrai que j'trouve à c'tête-là beaucoup de choses qui me reviennent : et qu'il fait cruellement du tort au Livonien... Qu'est-ce qu'il va dire que je n'ai pas été le rejoindre... Ma foi, tant pis... qu'il vienne s'il veut... et encore j'aimerais mieux qu'il ne vienne pas du tout, afin que je puisse examiner à mon aise si l'autre a une bonne tenue sous les armes... parce que une bonne tenue sous les armes !..

PIERRE, revenant avec son fusil et arrangeant son ceinturon.

Je ne sais pas ce que j'ai... si c'est toi qui me fais cet effet là... mes mains tremblent... Tu va m'aider à boucler mon ceinturon.

CATHERINE.

J'veux bien.

PIERRE, lui baisant le cou, pendant qu'elle attache le ceinturon.

Cette fois-ci, tu accepteras mon remerciement.

CATHERINE, le menaçant du doigt.

Ah ! (riant.) Tu es un voleur...

PIERRE.

Je n'ai jamais effleuré peau si fraîche et si douce... c'était comme du velours sous mes lèvres... encore...

CATHERINE.

On vous en donnera, mon beau militaire... pour vos menus plaisirs...

(Elle fait le mouvement de s'éloigner.)

SCÈNE XIII.

CATHERINE, PIERRE, LEFORT, ROMASKY,
LE LIVONIEN, POUSKINE, BOYARDS, PEUPLE, SOLDATS.

(Au bruit des tambours et de la musique, les Boyards viennent en scène. Le Livonien qui fait le tour de la place en cherchant Catherine, arrive derrière elle.)

LE LIVONIEN, appelant de loin.

Catherine ?

CATHERINE.

Eh bien ! après ?

LE LIVONIEN.

Où allez-vous encore courir ?

CATHERINE.

Je veux voir la revue.

LE LIVONIEN.

Alors... et moi aussi.

CATHERINE.

Pourquoi faire ?

LE LIVONIEN.

Pour voir...

CATHERINE.

Eh bien ! vous verrez un autre jour... le prince passera encore la revue, et pour le moment, retournez voir là dedans... si j'y suis.

LE LIVONIEN.

Ça vous fera plaisir ?

CATHERINE.

Singulièrement.

LE LIVONIEN.

Eh bien ! j'fumerai... oui, je fumerai une pipe en votre honneur...

(Il sort.)

CATHERINE.

Eh bien ! c'est ça. (Elle le regarde s'éloigner.) Je crois que je ferais plus ce que je voudrais de celui-ci que de l'autre, qui m'a l'air assez volontaire de sa nature ; mais c'est égal, c'est une nature qui me va...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté LE LIVONIEN,

(La troupe, qui défile au son de la musique et des tambours, interrompt Catherine. Pierre est en tête, à la gauche du spectateur et à la place du sergent. Les Boyards et les Serfs, hommes et femmes entourent la place. Au signal de l'officier, le tambour bat aux champs, on présente les armes, les rangs s'ouvrent ; Romasky, avec Lefort et d'autres généraux, parcourt les rangs et vient ensuite se mettre devant la ligne de bataille, dont la localité ne doit permettre de voir que la tête.)

LEFORT, s'étant rapproché de Pierre et s'adressant à Romasky.

Sa Majesté ne veut-elle pas distribuer les décorations ?

(Romasky fait un signe de tête affirmatif. Lefort lève son épée; les tambours battent un roulement.)

CATHERINE, en avant de la foule.

Voyons si mon Pierre en sera.

PIERRE, qui de son rang voit Catherine changer de place, dit avec émotion à Lefort.

Est-ce qu'elle part ?

LEFORT, de même.

Qui donc ?

PIERRE.

Cette belle fille en jupe rouge...

LEFORT.

Comment, vous choisissez l'heure de la revue pour vous occuper d'une paysanne ?.. Ah !

PIERRE.

Tu as raison, seulement dis-lui de ne pas quitter cette enceinte.

LEFORT.

Y pensez-vous ?

PIERRE.

Tu refuse ?

LEFORT. .

Formellement.

PIERRE, riant malgré lui.

Tu as raison ! (Se penchant vers Pouskine.) Écoute.

(Il lui parle bas.)

PONSKINE.

A l'instant.

(On le voit faire le tour de la place derrière les assistants.)

LEFORT, à haute voix, après avoir fait battre un ban.

Soldats ! au nom de l'Empereur et par sa volonté souveraine : Sergent Pierre, pour avoir, à la tête de quelques barques, attaqué deux vaisseaux suédois et l'en être rendu maître, tu vas recevoir l'ordre de Saint-André.

(Pierre sort des rangs et se place au port d'armes. Les tambours battent.)

ROMASKY, à Pierre.

Sergent Pierre, sous les auspices du Grand Saint-André, je te nomme chevalier de son ordre.

CATHERINE.

Eh bien ! à la bonne heure !.. voilà un homme, ça m' rend toute glorieuse d'avoir été embrassée par ce gaillard-là.

(Pierre reçoit l'accolade de Lefort, et Romasky lui attache la croix.)

PIERRE, à Romasky.

Eh bien ?

ROMASKY.

Sergent... je me félicite...

PIERRE, bas, mais vivement.

Tu as des reproches à me faire... allons.. à voix haute !..

ROMASKY, à part.

Diab!e d'homme, il n'oublie rien. (Haut.) Nous avons récompensé le courage avec empressement...

PIERRE, toujours bas.

Attaque ma tenue.

ROMASKY.

Mais la tenue du sergent Pierre est négligée.

PIERRE, de même.

Le ceinturon...

ROMASKY.

Son ceinturon, mal bouclé, ne tient pas...

PIERRE.

Arrache-le donc...

(Komasky le jette à terre.)

CATHERINE, qui suivait de l'œil.

Ah ! mon Dieu ! c'est moi qui en suis la cause,

ROMASKY.

Les plus braves doivent encore être les mieux tenus.

PIERRE, bas.

Bien.

KOMASKY.

Pour l'exemple, dix heures de planton...

PIERRE, vivement, bas.

Dix minutes, drôle.

KOMASKY, se reprenant.

Je me trompais. — Dix minutes de planton.

CATHERINE.

Est-il sévère ce chrétien-là.

(Pendant que Pierre sort du rang, ramasse son ceinturon et vient se placer en avant près d'une guérite, Lefort continue l'inspection et Pouskine s'est approché de Catherine et lui a parlé bas.)

CATHERINE, à Pouskine.

Que je vous suive ?

POUSKINE, à Catherine.

Oui, suivez-moi, c'est l'ordre que j'ai reçu.

CATHERINE.

C'est drôle que le Czar ait à me parler.

POUSKINE, s'arrêtant à l'avant-scène.

Tenez-vous là.. sur son passage.

CATHERINE.

Le Czar qui me connaît à présent !

(Pendant ce colloque, Romasky, accompagné de Lefort, a dû passer devant la deuxième ligne, qui se perd dans la coulisse, et revenir en scène du côté de Pierre, vers l'endroit où Pouskine a conduit Catherine.)

CATHERINE, laissée à elle-même et regardant venir Romasky.)

Qu'est-ce qui peut vouloir à une fille comme moi.

ROMASKY, l'apercevant.

Voilà un beau brin de paysanne... on dirait qu'elle me regarde. (à Lefort.) Colonel, faites défiler... pendant que je vais donner audience à cette jeune fille... et que mon état-major se tiennent à distance. (Il fait signe à Catherine.) Approchez... Qu'est-ce que nous voulons ?

CATHERINE, surprise.

Moi... Empereur ?.. j'attends vos ordres.

PIERRE, l'arme au bras et les regardant.

Il serait drôle qu'elle vint lui demander ma grâce.

ROMASKY.

Des ordres ?.. ma foi, ma chère, je serais tenté de t'en donner un, ce serait de venir que je t'embrasse.

CATHERINE, à elle-même.

Il est sans gêne, l'Empereur. (haut.) Sérieusement, voyons, qu'est-ce que Votre Majesté me veut ?

ROMASKY.

Je m'en vais te le dire. Je veux que tu viennes me distraire, car tu es la plus jolie femme que j'aie jamais vue...

PIERRE, enrageant.

Ah ! je te distrairai tout-à-l'heure... maudit mannequin !

CATHERINE, minaudant.

Je ne dis pas.

ROMASKY.

Tu ne dis pas non ?

(Il veut lui prendre la taille.)

CATHERINE, repoussant Romasky.

Aix : Le beau Lucas aimait Thémire.

Je n'dis pas que je n'sois jol' femme,

Au contrair' person' ne l' nira ;

Mais je veux de toute mon âme

Almer celui qui m'aimera.

C'est pourquoi sans vous prendre en traître,

J'va vous apprendre à m'connaître ;

Dût c'langage vous sembler nouveau,

Pour un Emp'reur il s'ra nouveau :

J'préfèr' mon égal, à mon maître,

(A part.)

Surtout quand l'maitre n'est pas beau.

ROMASKY.

Ecoute, si tu veux que je mette à tes pieds la couronne, tout-à-l'heure... ça ne pèsera pas une once !

PIERRE, exaspéré.

Je ne sais si c'est l'eau-de-vie de France ou la jalousie ; mais j'ai des éblouissements.

CATHERINE, à Romasky.

Vous arrivez trop tard, mon prince... j'ai

presque planté là mon Livonien, mais pour un soldat de votre garde, que je trouve beaucoup plus gentil.

(L'heure sonne, Pierre quitte la place.)

ROMASKY.

Ah ! quel mauvais goût ! Réfléchis donc ?

CATHERINE.

C'est tout réfléchi.

ROMASKY, sans voir Pierre qui s'est hâté d'approcher.

Un soldat !... une espèce... un serf... Allons donc !

PIERRE, furieux et lui donnant du pied au derrière.

Allons donc, toi-même.

CATHERINE, à genoux.

Mon sergent !.. Il est perdu (à Romasky) Ah ! Sire, pardonnez-lui ?

ROMASKY, à genoux de son côté.

Ah ! Sire, grâce... j'ignorais...

CATHERINE, apercevant Romasky.

Tiens !.. le Czar aux genoux de mon sergent.

PIERRE.

C'est moi qui suis le Czar véritable... (à Romasky.) Ah ! tu t'avisés de vouloir...

ROMASKY.

C'est elle qui est venue à moi.

CATHERINE, à Pierre.

Comment ! vous êtes Empereur ? et qu'est-ce qu'il est donc, lui ?

PIERRE.

Un porte-manteau que je couvre d'or pour certains jours de cérémonie. (Il se retourne.) Ah tu t'avisés de venir sur les brisées de ton maître...

ROMASKY.

Comme j'étais votre représentant...

PIERRE, lui tirant l'oreille.

Pas auprès des femmes, drôle !

ROMASKY, se relevant.

Pas à table non plus : il me coupe les vivres de toutes les façons.

PIERRE.

Va t'en ?

ROMASKY.

Ah ! que je donnerais bien ma démission !

ENSEMBLE.

Aux : A bord à bord, j'y vaux Catherine.

ROMASKY.

A qui, pour peu, j'ose le dire.

Même pour rien voudrais l'empire,

J'abandonnerais sans retard,

La pourpre et le titre de Czar.

CATHERINE.

Eh bien, le vrai chef de l'empire,

N'a pas trop l'air d'aimer à rire ;

Quoi qu'il en soit, j'ai dû dire à l'écart,

Qu'ce j'pens' du véritable Czar.

PIERRE.

Sous mes yeux la vouloir séduire !
Le coquin avait le délire ;
Arrière souverain batard ?
Devant le véritable Czar.

SCÈNE XV.

PIERRE, CATHERINE.

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous lui disiez donc tout-à-l'heure : sur mes brisées ?.. Qu'est-ce que nous sommes donc l'un à l'autre ?.. rien.

PIERRE.

Ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais ?

CATHERINE.

Je vous aimais sergent... oui, mais Czar, non, non.

PIERRE.

Pourquoi ?

CATHERINE.

Je veux un homme auquel je puisse dire sans façon tout ce qui me passe par la tête ; auquel je puisse appliquer une bonne tape ou donner un bon gros baiser, selon l'heure ou l'occasion.

PIERRE, lui tendant la main.

Eh ! bien ça va...

CATHERINE.

Oui, l'Empereur s'arrangerait bien de ces façons-là ?.. Non, non, non, non, non.

PIERRE.

Si tu veux m'écouter, je t'accorderai tout ce que tu me demanderas.

CATHERINE.

Laissez donc !

PIERRE.

Foi de Czar !

CATHERINE.

De Czar... amoureux ?.. Non, non, non, non. Catherine aurait aimé Pierre, mais l'Empereur, je suis sa très-humble servante.

(Elle s'éloigne très-vite.)

SCÈNE XVI.

PIERRE, LEFORT, puis, CATHERINE et LE LIVONIEN.

PIERRE.

Tu crois peut-être m'échapper ? (Il allonge la main pour saisir Catherine, et celle de Lefort l'arrête.) Qu'est-ce que c'est ?.. Laisse-moi.. je cause avec cette fille.

LEFORT.

Vous avez autre chose à faire pour le moment.

PIERRE.

C'est possible... Eh bien, cours après, toi-même, et qu'elle ne sorte pas de l'enceinte des chantiers.

LEFORT.

Tenez, (il lui montre Catherine qui a rencontré le Livonien.) Elle a déjà pris un autre bras que le vôtre.

PIERRE.

Quel est l'insolent qui se permet ?..

(Il s'élance pour saisir Catherine. Le Livonien se met entre eux deux. Pierre le prend à la gorge et le fait pirouetter à la force du poignet.)

LEFORT.

Que faites-vous ?

LE LIVONIEN, qui ne sait pas que c'est l'Empereur.

Ah ! scélérat ! tu m'a pris en traître ; mais attends.

(Il lève la main sur Pierre.)

CATHERINE, se jettant après le Livonien et retenant son bras.

C'est l'Empereur ! (A Pierre.) C'est mon Livonien.

PIERRE, fortement.

Arrêtez cet homme, il a levé la main sur moi.

LEFORT, suppliant.

Sire !..

CATHERINE, à Pierre.

Je vous demande sa vie.

PIERRE.

Non, qu'on l'arrête et qu'on le fusille.

CATHERINE, de même.

Ecoutez-moi...

PIERRE.

Si tu le gardes pour amant, il est mort ; je te le dis.

CATHERINE, reculant de deux pas.

Ah ! c'est comme cela que vous aimez ? Eh bien ! je le garde... il est brave, allez... Et si vous croyez que la peur d'être fusillé le fera renoncer à moi...

LE LIVONIEN, qui pendant tout ce débat est resté fixe, immobile et la main au salut militaire depuis : c'est l'Empereur.

Oh ! non !.. non, jamais !..

PIERRE, emporté.

Malheureux !.. tu mourras de ma main.

LEFORT, avec calme.

Il ne mourra point.

PIERRE.

Qui le sauvera ?..

LEFORT.

C'est vous, c'est votre raison, votre force d'âme.

PIERRE.

Laissez-moi !..

LEFORT, à Catherine et au Livonien.
Sauvez-vous donc, malheureux !

(Il les pousse dehors.)

PIERRE, les voyant s'éloigner rapidement.
Ote-toi, Lefort, je tuerai cet homme.

LEFORT, se plaçant devant lui.
Après moi donc !

PIERRE, d'un voix sourde et féroce.
Audacieux !..

Air : C'était Bousaud, de Moutauban.

Retire-toi de mon chemin,

LEFORT.

Non, Sire...

PIERRE.

Non !

LEFORT.

Je veille à votre gloire.

PIERRE, tirant son sabre,

Eh bien !..

LEFORT, présentant la poitrine.

Voyons si vous avez la main

Légère autant que la mémoire.

Frappez-là, Czar... frappez... rien à demi ;

Sans redouter ni reproche ni plainte,

Frappez au cœur, vous le pouvez sans crainte,

Ce n'est que le cœur d'un ami.

PIERRE, s'arrêtant court et portant la main à son front.

Ah !.. (Il jette son arme.) Lefort... c'est l'ivresse... du vin... du pouvoir... de l'amour... oublie... pardonne... (Il lui tend la main.) Aussi, pourquoi veux-tu lutter contre mes passions ?

LEFORT.

Contre qui lutterais-je ? Pierre n'a qu'elles pour ennemis.

PIERRE.

Tu le vois, je veux réformer mon empire et je ne peux me réformer moi-même. Sais tu, ce Livonien, c'est un homme de cœur... et cette Catherine, une créature adorable...

LEFORT.

Elle sera la femme de son Livonien.

(Pierre fait un mouvement.)

PIERRE, après un silence.

Je donnerais, pour que cela ne fut pas, deux provinces de bon cœur.

LEFORT.

Est-ce bien Pierre-le-Grand qui parle ainsi ?

PIERRE.

Pierre-le-Grand ! Pierre-le-Grand ! c'est Pierre... tout court, lorsqu'il est amoureux.

LEFORT.

Et qu'il n'est pas à jeun.

PIERRE.

Tu a raison... c'est cruel qu'à la suite de

quelques verres de rhum ou d'eau-de-vie, l'être le plus capable puisse devenir plus que bête brute... bête féroce !.. et commettre de ces actions que ne repèrent ni le repentir, ni le remords. (Appelant.) Pouskine ! (L'intendant paraît.) Tu vas rédiger un édit contre les ivrognes.

(Pouskine prend son carnet.)

VANOFF, arrivant de la forge.

Voici le moment, maître Pierre ; à l'ouvrage, c'est votre tour.

(Il lui présente le marteau.)

PIERRE.

Ah ! tant mieux... donne donne... (Il prend le marteau.) J'ai besoin de battre quelque chose. (À Pouskine.) As-tu écrit ?

Pouskine.

Oui, Sire.

PIERRE, dictant.

Le knout, quinze coups... pour tout sujet, Russe ou Allemand, etc... Tu présenteras cet édit à ma signature.

LEFORT.

Demain, car il s'agit de bien autre chose, Sire.

PIERRE, écartant Vanoff du geste.

Et de quoi donc ?

LEFORT.

De la vie de l'Empereur peut-être. On parle de mouvemens plus inquiétans parmi les chefs de la noblesse. Les plus puissans d'entr'eux, qui s'étaient donné rendez-vous dans la capitale, délibèrent à cette heure sur votre mariage avec la jeune Eudoxie... Le clergé l'approuve, la noblesse veut l'empêcher...

PIERRE.

L'empêcher, vraiment ?..

LEFORT.

Les conjurés sont nombreux, déterminés...

PIERRE.

Insensés !.. Encore des menées de la chère princesse, madame mon ambitieuse sœur... tout jour, du fond de sa retraite... elle m'envoie de ses nouvelles... des avis menaçans... Ah ! mes seigneurs les nobles ne veulent pas que j'épouse Eudoxie ?.. Lefort, je veux que la présentation de la femme que j'ai choisie ait lieu au Palais aujourd'hui, à l'instant même... et la cérémonie de mon mariage demain au lever du soleil. Et je veux qu'ils y paraissent tous... entends-tu... tous !.. Va... Il faut leur donner la mesure du profond mépris que m'inspire leur haine et leurs complots. (Lefort et Pouskine sortent. Pierre continuant à Vanoff.) Cela n'empêchera pas que j'en finisse avec notre navire, en attendant le retour de Lefort. Dis-moi donc ? je ne reconnais plus là mon maître ; par saint-Nicolas, c'est mal forgé...

VANOFF, avec colère.

Mal forgé, ça, Czar, par exemple ?..

PIERRE.

Ne te fâche pas... tu vas voir... (Il se met à battre le fer.) Quand les derniers tenons du navire seront finis, nous pourrons baptiser mon enfant. (Il bat le fer.) Il est bien à moi, celui-là... coque, mât, cordage, j'ai mis la main à tout; aussi s'appellera-t-il le Czar; par la mort de Dieu!

(Il frappe sur l'enclume. Lefort revient du monastère.)

PIERRE, à Lefort.

Déjà ?

LEFORT.

Est-ce que je ne connais pas mon Czar comme moi-même ? Je n'avais plus que le signal à donner.

PIERRE.

Oui, oui, tu sais lire dans mon âme, toi, mon digne ministre, nous étions faits pour nous entendre.

(Les portes du monastère s'ouvrent.)

SCÈNE XVII.

PIERRE, LEFORT, POUSSKINE, ROMASKY,
EUDOXIE, BOYARDS, CERFS.

LEFORT.

Le cortège qui doit conduire la jeune Eudoxie au palais impérial va quitter le monastère.

PIERRE.

Je ne serais pas fâché de voir passer d'ici ma jeune fiancée; Romasky peut fort bien la recevoir au palais.

LEFORT, souriant.

Je l'ai fait prévenir, il va traverser la place pour honorer le cortège de la présence de votre Majesté Impériale.

PIERRE, souriant aussi.

J'arriverai, plus tard, moi, pour le principal.

(Romasky passe, entouré de gardes; la foule est sur ses pas et crie : vive l'Empereur.)

ROMASKY, à lui-même, en traversant à l'avant-scène.

Toujours la représentation et le vide autour de moi, encore une corvée... c'est comme au repas, jamais que la fumée...

(Le cortège sort du monastère. Eudoxie, conduite par Lefort, paraît vêtue de blanc entre deux haies de jeunes filles vêtues de blanc et voilées.)

CHŒUR.

Saint Nicolas, patron de la Russie,
Entends nos vœux, écoute nos accents.

EUDOXIE, au milieu de la scène.

Gloire et respect au Czar, Pierre premier,
mon noble maître et seigneur.

PIERRE, placé devant la forge en face du spectateur et sur le passage d'Eudoxie, à demi-voix à Lefort.)

Ça fera toujours une jolie Czarine, c'est une consolation.

(Il se remet à forger. Continuation du Chœur.)

Gloire de la patrie,
Veille sur tes enfants.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre de Pierre 1^{er}. Un prie-dieu à gauche du spectateur, au deuxième plan. Un guéridon à l'avant-scène du même côté. Grande porte à deux battants au fond. Portes latérales à droite et à gauche. Petite porte masquée à l'avant-scène gauche.

SCÈNE I.

ROMASKY, seul, vêtu comme au premier acte, et devant une grande caisse à liqueurs ouverte.

Eh bien! mon ami Romasky, tu as fait là de belle besogne. (Il compte.) 1, 2, 3, 4, 5, 6 flacons; il est vrai qu'il y en avait trois de vides. Et puis un de plus ou de moins, le sacrilège n'est pas là... Misérable! tu mériterais bien!.. (Avec emportement.) Ah! ma foi, tant pis. Je suis écrasé sous la besogne, depuis deux jours... ça m'altère! (Il prend un flacon pour boire.) Il n'y a plus rien du tout! c'est bien heureux, canaille, car tu allais aggraver ton crime! Aussi deux journées de représentation : hier la réception de la fiancée, aujourd'hui, après la messe

dite, la réception des corps constitués, les félicitations de tous les ordres de l'état. Il n'y a rien de plus ennuyeux, que les félicitations des différents ordres de l'état; tous les ans, dans toutes les circonstances, c'est toujours la même chose! Il n'y a que le grand-chancelier qui m'a donné envie de rire, lorsqu'il a souhaité à l'Empereur de donner à l'empire un successeur digne de lui! ce n'est pas pour me vanter, mais je le dis d'inspiration, si j'étais l'Empereur!... Ça me fait penser... si l'Empereur n'arrivait pas... j'ai suivi mes instructions jusqu'à l'entrée du palais... mais le programme ne va pas plus loin... En cas d'absence de l'Empereur, qu'est-ce que je ferais? voyons!..

(Il s'appuie les deux coudes sur la table et la tête

dans ses mains, comme un homme qui rédéchit sérieusement.)

POUSKINE, en dehors.

Que Votre Majesté prenne garde...

PIERRE, de même.

Je me tiendrai au chambranle...

(Ils entrent.)

PIERRE, an fond à Pouskine.

Les jambes sont indécises... mais la tête est calme... (Il arrive en se tenant aux meubles.) Ma volonté me soutiendra... (A Pouskine, resté sur le seuil de la porte.) Pas un mot encore de mon retour... et de l'eau glacée tout de suite, quelques verres avalés coup sur coup ne manquent jamais leur effet.

(Il avance en scène.)

SCÈNE II.

ROMASKY, absorbé, PIERRE.

PIERRE.

Maudit amiral... il m'a coulé bas, il tiendrait une futaie... chef capable, buveur intrépide, c'est un gaillard aussi complet que moi. La hardiesse de ses manœuvres à décidé les ambassadeurs; mes fins politiques ont saigné du nez... signé la paix... (Il se jette sur un fauteuil à l'opposé de Romasky.) me voilà tranquille au dehors... Le dedans, c'est autre chose... (La main sur son front.) Je voudrais bien avoir de l'eau glacée. (Donnant un coup de poing sur le bras du fauteuil.) Pouskine! (Romasky lève la tête.) De l'eau glacée... coquin!

ROMASKY.

Ah! oui... de l'eau glacée... j'en veux.

PIERRE.

Hein?... qui va là?

ROMASKY, stupéfait.

La voix de l'Empereur! (Il se redresse et tâche de prendre de la tenue.) Et je n'ai pas refermé sa cassette.

PIERRE, à part.

Romasky... allons, Pierre, de l'empire sur toi.

ROMASKY, de même.

Je crois que j'aimerais mieux être ailleurs qu'ici.

PIERRE, se levant.

Qu'est-ce que tu faisais là?

ROMASKY, balbutiant.

Je... je réfléchissais...

(Il fait un faux pas.)

PIERRE.

Arrière, drôle...

ROMASKY.

Diable de tapis qui m'accroche...

(Il manque de tomber sur Pierre.)

PIERRE, se raidissant, à part.

Il va me faire perdre l'équilibre!

(Il se rassied.)

ROMASKY.

Je réfléchissais...

PIERRE.

Va-t-en.

ROMASKY.

Je ne demande pas mieux.

(Il va pour sortir.)

PIERRE, l'arrêtant de la voix.

Où vas-tu?

ROMASKY.

J'ai cru que vous m'aviez dit...

PIERRE.

Je veux que tu me rendes compte des affaires de la journée.

ROMASKY.

Les affaires? (Toujours occupé de refermer la caisse.) Chienne de boîte, elle le fait exprès...

PIERRE, violemment.

J'attends!

ROMASKY, passant à une autre idée.

Vous avez visité la flotte.

PIERRE.

Je ne te demande pas ce que j'ai fait, imbécille?

ROMASKY.

Ah!... ils ont fait des discours. (A part.) Elle ne se refermera pas, la baraque!

PIERRE, regardant vers la porte, à part.
Scélérat de Pouskine!

ROMASKY, frappé du nom.

Pouskine? il introduisait les orateurs.

PIERRE, à part.

Je lui ferai couper la tête.

ROMASKY.

La tête!... c'était le chancelier, qui était à la tête... Il était drôle le chancelier...

(Il chancelle.)

PIERRE, gravement.

Qu'est-ce que tu as donc?

ROMASKY, de même.

Moi? rien... (à part.) J'ai des milliers de bluettes dans les yeux...

PIERRE, allant droit à lui.

Voyons... tu disais... le chancelier...

ROMASKY.

J'ai... dit... ça?

PIERRE, frappé de la question.

Regarde-moi donc un peu, en face!

ROMASKY, le soutenant.

Prenez garde, Sire, prenez garde. (à part.)
On dirait que ses jambes flageolent... ou les
miennes.

PIERRE.

Est-ce que par hasard tu serais ivre ?

ROMASKY, se redressant.

Ivre, moi ?

(Il penche de côté.)

PIERRE, le retenant.

Comment, ivrogne, tu te jettes sur moi.

ROMASKY.

Vous aller voir que je vas... nous allons
tomber... tous les deux ensemble. (Il se rejette
en arrière, sa main étendue abat le couvercle de la caisse
qui se referme.) Ah ! ça y est enfin... gueuse...

PIERRE, que le bruit a frappé.

Ma caisse!.. (Il s'approche de la table, qui lui
devient un point d'appui.) Et ma coupe... tu
aurais osé!..

ROMASKY.

La coupe impériale... ah ! si donc... Je bu-
vais à mêmes les bouteilles.

PIERRE, avec force.

Il y a un édit contre les ivrognes.

ROMASKY.

Ah !.. il y a un édit!.. Qu'est-ce qu'il dit
l'édit ?

PIERRE, pesamment.

Le knout... à... tout sujet russe ou allemand..

(Il tire son knout de sa ceinture.)

ROMASKY.

Ah ! ah ! le knout aux sujets russes ? aux su-
jets!.. mais aux empereurs... Je fais les fonc-
tions d'empereur... moi !

PIERRE, avec un air de réflexion très sérieux.

Il a raison... je n'avais pas prévu le cas.
POUSKINE, arrivant avec un verre, et une large
carafe.

Sire, voilà l'eau glacée !

PIERRE.

Ah !

POUSKINE, apercevant Romasky.

Que vois-je ?

PIERRE, levant le knout sur l'intendant.

Donneras-tu ? (Il avale un verre d'eau que lui
verse Pouskine.) Ah ! (Il tend son verre de nou-
veau.) Donne... (Même jeu.) Encore... (Il boit.)
Ah ! la tête, se dégage... mes idées s'éclaircis-
sent..

(Il passe la main sur ses yeux et regarde autour
de lui.)

ROMASKY, balbutiant.

J'en voudrais bien aussi... M.... Pous... M...
Pousk...

PIERRE.

Dans quel état!.. le remplaçant de l'Empe-
reur!.. Ah ! misérable coquin... (Levant le
knout.) A genoux ?

ROMASKY, à Pouskine.

C'est à moi qu'il parle... ou... à vous ?

PIERRE, lui saisissant le bras.

A genoux ?

(Romasky tombe sur les genoux ; Pierre le prend
par les cheveux et lui renverse la tête en arrière
de la main gauche, tenant son knout levé de la
main droite.)

ROMASKY, se dégrisant à mesure.

Me voilà fricassé.

PIERRE.

Ouvre la bouche...

(Il jette son knout et prend la carafe.)

ROMASKY, tremblant.

Ah !.. ce n'est pas la peine je n'ai plus soif.

PIERRE, lui versant l'eau sur la tête.)

Eh bien ! alors... (En riant.) Va te coucher.
(Il le pousse par les épaules et lui fait mesurer
la terre.) Pouskine... pas un mot... on affichera
par la ville que le Czar, à cause de son mariage,
fait remise du knout à tout sujet, serf ou boyard,
pris en flagrant délit d'ivrognerie.

ROMASKY, se relevant.

J'en suis quitte pour la peur... mais je l'ai eue
belle. (Près de la porte.) C'est égal j'ai fermé la
cassette.

(Il sort.)

PIERRE, à Pouskine.

Quand la loi n'atteint pas les plus coupables,
la justice veut du moins qu'on pardonne à tout
le monde. C'est une leçon que je reçois et que
je donne à mes frères les souverains.

POUSKINE, s'inclinant.

Sire, vous êtes un grand homme.

PIERRE, lui donnant une petite tape.

Je suis... je suis un homme de bon sens...
quand je peux, flatteur.

(On entend une marche religieuse et guerrière.)

POUSKINE.

Toute la cour est dans la grande galerie.

PIERRE.

Un verre encore ! je suis prêt à les recevoir.
(Après avoir bu.) Ouvrez maintenant.

SCÈNE III.

PIERRE, EUDOXIE, LEFORT ; POUSKINE,
CASAN, BOYARDS, OFFICIERS, SERFS, PAGES.

(La porte du fond est ouverte : on voit dans la
galerie, seigneurs, gardes, valets. Le cortège
arrive au bruit des instruments et des voix, jusqu'à
la chambre du Czar. Il n'entre dans la chambre
que les deux femmes et Casan qui conduit Eu-
dodie. Tout ce qui se trouve dans la galerie suit de
l'œil la présentation de l'épouse à l'Empereur.)

CHOEUR.

Air de Lestocq.

Vive à jamais, vive l'Impératrice !
Vive à jamais, vive son noble époux ;

Et que bientôt leur bonté protectrice,
Signale ici, notre bonheur à tous,
Houra! houra! houra!

CASAN, au Czar.

Puissant et illustre Czar, nous vous amenons la noble jeune fille que vous avez daigné choisir pour donner un successeur à votre règne. Dieu veuille que ce jeune successeur fasse autant d'efforts, pour conserver ce qui reste des sages et augustes coutumes de nos bons aïeux, que son père en a fait pour ajouter à nos mœurs de nouvelles formes plus agréables en apparence, empruntées à des peuples qui nous sont ennemis ou du moins étrangers.

PIERRE, à part.

Insolent, je saurai bien te punir.

CASAN.

Acceptez ces vœux, seigneur Czar et remerciez-nous; car vous ne pouvez refuser des vœux que ma voix élève au ciel pour l'empire et pour vous.

PIERRE, à part.

Attends. (Haut.) J'accepte avec reconnaissance tout ce qui m'est souhaité de bon et d'utile, sage ministre; et je prie Dieu qu'il lui plaise de recevoir l'anathème que je prononce contre les impies qui oseraient s'opposer à mes desseins. Et cet anathème je le prononce. (Il élève la voix et appuie sur chaque mot.) Comme souverain absolu, autocrate et chef des croyances de cet empire; en, cette qualité que je me confère à la face de tous, je vous ordonne, à vous le premier, de vous agenouiller à l'instant, sous peine d'aller rendre compte à Dieu tout-à-l'heure de votre désobéissance... (Vivement.) A genoux. (Casan s'agenouille, tout le monde imite son exemple.) Et répétez avec moi. (Musique.) Gloire aux destinées nouvelles de la Moscovie, que Dieu protège les efforts de Pierre I^{er}.

CASAN.

Gloire aux destinées nouvelles de la Moscovie, que Dieu protège les efforts de Pierre I^{er}.

PIERRE.

Ainsi soit fait.

REPRISE DU CHŒUR.

Vive à jamais, vive l'impératrice,
Vive à jamais, vive son noble époux,

PIERRE, interrompant le chœur.

C'est bien, assez, adieu, je n'ai plus rien à faire avec vous, le Czar bénira le voile et la chambre nuptiale, adieu encore une fois. Venez madame. (Il prend la main d'Eudoxie.) Et saluez. (Elle va pour fléchir le genoux devant Casan.) Non, de la main avec moi, les sages et vertueux ministres qui ont fait si bien leur devoir devant nous.

(Le chœur continuant pendant les salutations générales.)

Et que bientôt leur bonté protectrice,
Signale ici notre bonheur à tous.

Houra! houra! houra!

(Les portes se ferment, le bruit de la musique s'éteint par degré.)

SCÈNE IV.

PIERRE, EUDOXIE, puis, POUSKINE.

PIERRE, tirant sa montre.

Deux heures du matin! A six, je dois être sur la route... (On entend frapper trois petits coups à la petite porte masquée.) Qui vient m'interrompre encore?

POUSKINE, passant la tête avec discrétion par la porte entr'ouverte.

Le grand-maître des cérémonies qui vient pour le coucher du Czar... et les dames d'attours de l'impératrice....

PIERRE, à part.

Qu'ils aillent au diable. (Haut.) Dites-leur que je leur donne l'ordre d'aller se mettre à table jusqu'à six heures du matin. Je me déshabille seul, et l'impératrice aussi.

POUSKINE, insistant.

Mais Sire, l'étiquette...

PIERRE.

Silence.

(Il fait un geste d'impatience qui chasse Pouskine, effrayé.)

SCÈNE V.

PIERRE, EUDOXIE.

PIERRE, à part.

Voyons maintenant si j'ai choisi un trésor comme on me l'a tant assuré. (Il la regarde de loin.) Elle est belle, très-belle, bien timide, les yeux baissés. (Il s'approche et haut.) Ne tremblez pas, Eudoxie.

EUDOXIE, d'une voix altérée.

Non, mon seigneur et maître.

PIERRE, à part.

Comme elle est émue. (Haut.) Est-ce que vous me craignez?

EUDOXIE.

On m'a dit que je devais vous craindre et vous aimer.

PIERRE.

Me craindre et m'aimer, cela ne se peut pas, je veux que vous m'aimiez seulement... si vous le pouvez pourtant... (Avec douceur.) J'en serais bien aise. Levez les yeux sur moi.

EUDOXIE.

Oh! je n'ose... le respect...

PIERRE, un peu vivement.

Je ne veux pas que vous me respectiez au point de ne pas me regarder... Allons, n'ayez donc pas peur!..

(Il lui prend la main.)

EUDOXIE.

Non, mon seigneur et maître.

PIERRE.

Je ne veux pas que vous m'appeliez votre maître.

EUDOXIE.

Comment donc ?

PIERRE.

Dites moi : mon ami. Un époux est l'ami de sa femme, son meilleur ami.

EUDOXIE, levant les yeux avec surprise.
Vraiment !

PIERRE.

Sans doute. (à part.) Eh mais elle a de fort beaux yeux ! (Haut.) Croyez-vous pouvoir m'aimer, Eudoxie ?

EUDOXIE, s'abandonnant.

Oh ! beaucoup. (Se reprenant et baissant les yeux.) Je voulais dire, c'est mon devoir puisque (Du ton d'une leçon récitée.) j'ai l'insigne et inappréciable honneur et bonheur d'être devenue l'épouse de mon seigneur et maître ; et pour lui donner une preuve véritable de mon attachement profond, je prierai chaque jour la divine Providence d'éclairer, pour le bonheur de l'antique Moscovie son esprit et son cœur ; de fermer son oreille aux conseils impies des réformateurs étrangers...

PIERRE, lui mettant la main sur la bouche.

Fort-bien... assez... je vois que vous avez de la mémoire. Laissez les phrases qu'on vous a apprises par cœur, et des questions qui ne sont pas faites pour une jolie bouche comme la vôtre ; parlez-moi de vous, de notre avenir, et surtout parlez-moi naturellement.

EUDOXIE.

Comment ? comme on parle à tout le monde ?

PIERRE.

Comme on parle à tout le monde... Eudoxie, voyons, nous avons besoin de fondre ensemble nos sentiments, nos opinions particulières pour notre bonheur... caissons.

(Il avance deux sièges, assied Eudoxie et s'assied lui-même. Aussitôt Eudoxie se relève et se tient debout.

PIERRE, la prenant par les deux mains.

Je vous ai déjà dit que je ne voulais que de l'affection et point de ces marques inutiles de respect.

EUDOXIE, se rasseyant.

Mon seigneur peut commander.

PIERRE, assis.

Alors je vous commande donc, puisqu'il le faut, de me dire : mon ami ou Pierre tout simplement ; quand nous serons seuls.

EUDOXIE.

Oui, mon ami.

PIERRE, rapprochant son siège de celui d'Eudoxie,

Eh bien, je veux maintenant que vous m'aimiez plus que votre devoir ne vous y oblige. Supposez que ce n'est nullement un devoir pour vous. Moi je voudrais que ce fût un plaisir... Me comprenez-vous ?

EUDOXIE.

Je ne sais pas... vous êtes mon époux, je ne peux rien supposer de mieux.

PIERRE, se rapprochant davantage.

Voyons donc, Eudoxie, écoutes. Tu es la Cza-

rine, l'épouse de l'Empereur, tu te donnes à lui par cette raison : Cela ne me suffit pas, je veux d'avantage ; et si je n'ai en toi qu'une femme par devoir, j'en voudrais peut-être une autre qui m'aime... et qui m'aime plus que son devoir. Je te serai infidèle, enfin je cesserai d'être à toi... ce serait une autre... Voyons, qu'en dis-tu ?

EUDOXIE, avec une confiance enfantine.

Oh ! non, vous n'en aimerez jamais d'autre... j'en suis sûre...

PIERRE.

Grâce à Dieu !..

EUDOXIE, à demi voix.

Et vous ne me serez jamais infidèle... Quand même vous le voudriez...

PIERRE, vivement.

Parce que tu m'aimeras assez pour me captiver sans cesse, n'est-ce pas ?

EUDOXIE, avec finesse.

Ah ! parce que... je sais bien pourquoi...

PIERRE, à part.

Charmante !... séduisante... je l'aimerai... Oh ! j'ai bien fait. (Se levant et allant à elle les bras ouverts.) Viens, mon Eudoxie !..

EUDOXIE.

Un moment... attendez...

(Elle court vers le guéridon.)

PIERRE.

Comment ?

EUDOXIE.

Le vin béni des noces n'est pas bu.

PIERRE.

L'ivresse qu'il pourrait me donner n'approcherait pas de celle que l'amour me garde.

EUDOXIE, repoussant doucement Pierre.

Un instant, Pierre, c'est un vœu que j'ai fait, ne m'empêchez pas de le remplir.

PIERRE.

Hâte-toi-donc. (À part.) Ne la contrarions pas.. (En la voyant ôter sa bague nuptiale et la jeter dans un hanap d'or ; il sourit.) Supersticieuse aussi !.. Mais qu'importe, elle m'aime, c'est donc en moi qu'elle aura confiance, et sa faiblesse d'esprit disparaîtra bientôt. (Il la voit à genoux, absorbée dans sa prière, il prend la coupe. Au moment de boire, il s'arrête au bruit que l'on fait à la porte. Qui frappe ainsi !.. allous, qu'on s'éloigne... (On frappe plus fort.) Qui que tu sois, fuis, malheureux, ou sinon... Quoi ! l'on continue !.. Quel insolent joue sa vie....

(Il va ouvrir.)

SCÈNE VI.

EUDOXIE, PIERRE, LEFORT.

LEFORT, vivement et à demi-voix.

C'est moi, qui viens sauver la vôtre.

PIERRE.

Que veux-tu dire, Lefort ?

LEFORT.

Sire, il est une cérémonie qui précède l'hymen, selon la coutume moscovite... une coupe d'hydromel ou de vin nuptial...

PIERRE, lui indiquant celle qu'il vient de déposer pour ouvrir.

Oui, la voici... Je l'aurais déjà vidée, sans ta visite, fort importune en ce moment... Adieu, je vais...

LEFORT.

N'y touchez pas, Sire!

PIERRE.

Eh! pourquoi? Cette cérémonie bizarre, absurde si tu veux, elle est le prélude obligé d'un bonheur que je n'espérais pas... Eudoxie m'aimera, mon ami, elle est adorable... Tiens, pendant que je vais boire, jette les yeux sur elle, et va-t-en vite.

LEFORT.

Vous ne boirez pas.

PIERRE.

Qu'est-ce donc?

LEFORT.

Regardez ce billet.

PIERRE, parcourant le billet.

Ah! ah!... du poison?

LEFORT, suivant.

« Renfermé dans une capsule en diamant, »
« qui forme le chaton de l'anneau nuptial. »

PIERRE.

Oui, de l'anneau que la mariée détache de sa main et jette au fond du hanap d'or, pour l'offrir à son époux. (Il va regarder dans le hanap.) Oh! c'est fait... (A voix sourde.) Trahison exécrable!..

LEFORT.

Le crime est-il volontaire de sa part... Assurez-vous d'abord...

PIERRE.

Oh! si j'en ai la preuve!

LEFORT, à part.

J'en tremble. (Haut.) Conservez votre sang-froid.

PIERRE.

Ne crains rien... tu vois que je me modère...

LEFORT.

Elle prie avec tant de calme et de recueillement, qu'il est difficile de croire à sa complicité.

PIERRE.

Ecoutons.

EUDOXIE, agenouillée et les mains jointes, sur le haut du petit prie-dieu.

Acte : Heureux moment pour mon âme ravie. (Lestocq, a. 3. sc. 4.)

De ce bijou, relique précieuse,
Mon avenir, Seigneur, dépend ce soir;
De votre enfant, pure autant que pieuse,

LEFORT, parlé sur la musique.
Pure, écoutez!

PIERRE, de même.

Tais-toi.

EUDOXIE, continuant.

De votre enfant, mon Dieu, comblez l'espoir.
De ce bijou, relique précieuse,
Mon avenir va dépendre ce soir!
Par sa vertu, que j'obtienne de vous,
L'amour constant de mon époux.

LEFORT, parlé sur la musique.
Vous entendez!

EUDOXIE.

Par sa vertu, que j'obtienne de vous,
L'amour constant de mon époux.

PIERRE, parlé.

L'amour constant.

LEFORT.

Vous voyez, Sire, quelle candeur! Elle n'est point feinte!

PIERRE, à Lefort.

Elle se lève, reste à l'écart...
EUDOXIE, elle arrive au guéridon et prend le hanap.
Ici, c'est inmanquable à présent. (Elle le présente à Pierre.) Tenez, buvez, mon ami, buvez, mon seigneur et maître...

PIERRE.

Vous le désirez?

EUDOXIE.

Vivement.

PIERRE.

Et... (Il la regarde en face.) Si je vous demandais de boire la première?

EUDOXIE, naïvement.

Moi!..

LEFORT, qui a fait un pas vers le Czar, par derrière.

Ah!.. Sire!

PIERRE, détournant la tête vers Lefort, et bas.
Sois tranquille.

EUDOXIE.

Je le ferais, pour vous plaire... pour vous obéir... Mais je n'en ai pas besoin, moi.

PIERRE.

Buvez. (Il donne le hanap à Eudoxie, qui le porte à ses lèvres. Pierre lui arrête le bras.) Qu'espérez-vous donc pour moi de ce breuvage?

EUDOXIE, souriant.

Je vous le dirai, lorsque vous aurez bu.

PIERRE.

Ah! oui... Mais j'aime mieux que vous me le disiez auparavant.

EUDOXIE.

Puisque vous le voulez... oui, mon ami. Ce breuvage vient d'acquiescer une vertu miraculeuse, par le mérite d'un anneau consacré, et que je viens d'y jeter pour assurer mon bonheur dans cette vie.

PIERRE.

Votre bonheur?

EUDOXIE.

Sans nul doute; car, dès que vous aurez bu, devoir que vous ne pouvez vous dispenser d'accomplir...

PIERRE, à part.

Si, pardieu, je m'en dispenserai,

EUDOXIE.

Vous ne pourrez jamais être un mauvais mari pour moi.

PIERRE.

Oui, oui, je le crois sans peine.

EUDOXIE.

Il vous sera impossible de me faire jamais la moindre infidélité.

PIERRE.

C'est vrai... je comprends bien.

EUDOXIE.

Et la paix régnera toujours entre nous.

PIERRE.

Oui. (A part.) Celle du tombeau. (Haut.) Qui vous a dit tout cela ?

EUDOXIE.

Une amie, une amie bonne et sincère... Arrivée il y a un mois environ, et qui vous aime !.

PIERRE.

Elle m'aime... beaucoup !.. Et cette amie, quel est son nom ?

EUDOXIE.

C'est la princesse Sophie.

PIERRE, furieux.

Sophie !... Ah !... (A lui-même.) Sophie, je te reconnais là. (Montrant le prie-dieu à Eudoxie.) Remerciez Dieu, Madame, c'est lui qui vous sauve aussi, remerciez Dieu !

EUDOXIE, tombant à genoux.

Il n'a pas bu... comment m'aimerait-il ?

(Elle reste absorbée.)

PIERRE à Lefort.

Et d'où tiens-tu ce papier ? Qui te l'a remis ?

LEFORT, à demi-voix.

Une femme voilée... en désordre... on lui refusait le passage aux portes du palais, à cette heure avancée... Elle a dit à voix basse et suppliante à l'officier : Il y va des jours d'un homme. Dites à M. Lefort qu'il y va des jours du Czar. Et quand je me suis rendu près d'elle, sans me donner le temps de l'interroger : « A l'Empereur, à l'Empereur, m'a-t-elle crié, en me présentant ce billet ; sa vie peut dépendre d'une minute.

PIERRE.

Et qu'est-elle devenue ?

LEFORT.

Je l'ai laissée haletante, épuisée, dans la salle des gardes.

PIERRE.

Je veux la voir. cette femme, je veux la voir. (Lefort sort, regardant Eudoxie qui sanglote.) Elle pleure... sa crédulité m'inspire de la compassion, malgré moi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CATHERINE.

LEFORT, amenant une femme voilée.

La voici.

PIERRE.

Pourquoi ce voile ?.. Je veux voir la figure de celle qui m'a sauvé la vie.

CATHERINE.

A quoi bon ?

PIERRE, stupéfait.

Catherine !

CATHERINE, un peu en arrière.

Eh bien ! si vous eussiez fait fusiller le Livonien, lorsqu'il croyait me défendre d'un outrage, je ne serais pas placée, aujourd'hui, entre la mort et vous, Sire ! Vous le voyez, la clémence porte bonheur aux princes.

PIERRE.

C'est vrai. Qui t'a remis ce billet ?

CATHERINE.

Je l'ai arraché des mains d'un boyard déguisé.

PIERRE.

Qui t'en avait fait connaître le contenu ?

CATHERINE.

Mes oreilles. Ce boyard le communiquait à quelqu'un, bien bas, bien mystérieusement, dans un coin du cabaret où j'étais assise pour souper, et ma foi ! j'écoutais... parce que je suis curieuse, et que je croyais qu'il s'agissait d'amour. Quand j'ai eu compris... (En étendant la main.) « Tu n'iras pas à la caserne où l'on t'en-voie, billet mon ami, mais au palais. » Et j'ai mis la main dessus, sans façon... Vous comprenez le brouhaha ?.. le conspirateur a tiré son poignard sur moi, le Livonien, sans demander pourquoi, s'est précipité pour me défendre ! je les ai laissés aux prises, et je suis arrivée à temps, comme vous voyez. N'est-ce pas qu'il est bon d'avoir des amis partout, même au cabaret ?

PIERRE, à Lefort.

Ah ! voilà une femme comme il m'en fallait une ! courageuse et dévouée ; elle eût donné des gouvernans dévoués au bonheur de la Russie ; car nous nous serions aimés, vois-tu ?.. (Designant Eudoxie.) Et de cette autre... je n'aurais les enfans, ni de son amour, ni du mien. (Revenant à Catherine.) Quelle récompense veux-tu, demande ?

CATHERINE.

Pour moi... rien... mais pour mon mari.

PIERRE, à part.

Toujours son...

LEFORT, vivement.

Son mari... oui... qui, pour protéger l'arrivée de sa femme jusqu'à vous, n'a pas craint de soutenir une lutte affreuse.

PIERRE.

Eh bien ! de l'or, beaucoup d'or !.. et que je n'entende plus parler d'eux.

CATHERINE.

De l'or !.. j'aimerais mieux son congé.

PIERRE.

Son congé. (A Lefort.) Pour qu'il s'en aille avec elle ?

LEFORT.

Que vous importe ? ce qu'elle demande est justice.

PIERRE.

Pardieu, je le sais bien, que c'est justice, mais jamais justice ne m'aura plus coûté à rendre que celle là !..

CATHERINE.

Eh bien ! aurons-nous le congé ?..

PIERRE.

Je te le promets.

CATHERINE.

Je vous remercie pour nous deux...

PIERRE.

Pour toi, tant que tu voudras... pour lui, il a été plus heureux que beaucoup d'autres qui méritaient d'avantage d'être aimés.

CATHERINE.

Vous n'avez pas à vous plaindre ; je vous aurais aimé beaucoup plus, si je vous avais connu avant ; et surtout si vous n'aviez pas été Empereur... Adieu, Czar Pierre, adieu.

(Elle sort accompagnée par Lefort.)

SCÈNE VIII.

PIERRE, EUDOXIE, LEFORT.

PIERRE, la regardant partir.

J'envie un bonheur qu'il serait indigne à moi de troubler... mais oui, je l'envie.

LEFORT, de retour.

Celui qui le possède, ce bonheur, n'en jouira pas.

PIERRE.

Pourquoi ?

LEFORT.

Pendant que sa femme accourait vers vous, le Livonien, frappé à mort par ce boyard farieux qu'on vient d'arrêter, tombait dans les bras de sa sœur.

PIERRE, avec exaltation.

Ah ! Lefort, il se pourrait !

LEFORT.

Sire, est-ce de la joie que vous devez en témoigner ?

PIERRE.

Pardonne-moi, Lefort, j'aurais été juste envers lui. Tes conseils ne sont pas toujours perdus.

LEFORT.

Et ce misérable assassin, qui l'a frappé... il est là...

PIERRE.

Ah ! l'empoisonneur est là !.. (Saisissant la coupe.) La malheureuse, (Montrant Eudoxie.) jugera par ses propres yeux... Va... (Lefort sort avec la coupe. Pierre va prendre Eudoxie par la main.) Venez, Madame, venez voir l'effet de la coupe miraculeuse que vous me destiniez.

LEFORT, rentre.

A peine a-t-il humecté ses lèvres...

PIERRE, montrant à Eudoxie un objet qu'on ne voit pas.

Regardez... le glaive... et la foudre ne frapent pas plus rapidement le criminel.

EUDOXIE, se détournant avec horreur après avoir regardé.

Ah ! (Cherchant à échapper à l'étreinte de Pierre.) Laissez-moi fuir cet affreux spectacle !.. qui ne prouve rien... la coupe ne vous aurait pas fait de mal, à vous...

PIERRE, à Lefort.

Qu'elle femme !..

LEFORT.

Elle est innocente et pure... elle vous aimera par devoir !..

PIERRE.

Par devoir !

LEFORT.

Trente millions d'hommes attendent un héritier pour assurer vos institutions ; Vous ne serez pas éternel.

PIERRE.

Je le sais bien... (Après un moment de réflexion.) Allons. (Tendant la main à Lefort.) Laissez-nous. (On entend le bruit des tambours et des trompettes.) Eh quoi ! l'heure est écoulée.

VOIX, en dehors.

La litière de l'Empereur est prête.

PIERRE.

Ma foi, tant mieux. L'héritier des Czar... Je ne sais quel pressentiment me fait croire qu'il me causera plus de chagrin que de bonheur. (A Lefort.) Où est Romasky ?

LEFORT.

Dans la salle de service.

PIERRE, à demi voix.

J'aurai besoin de lui. (Haut.) Du monde. (Plusieurs officiers et les pages se présentent.) Qu'on fasse savoir publiquement que l'Empereur est parti pour passer quinze jours avec sa femme dans un de ses palais d'été. (A Eudoxie.) Le Ciel fasse comprendre à votre intelligence le rôle odieux qu'on vous avait préparé pour cette nuit. (A haute voix.) Passez devant, Madame. Le maître des cérémonies va vous conduire jusqu'à votre litière. Je vais vous joindre.

EUDOXIE.

Est-ce que j'aurais à jamais perdu l'affection de mon seigneur et maître... ne m'aimera-t-il jamais ?.. Je serais bien malheureuse.

(Elle donne la main à Pouskine qui l'emmène lentement, pendant que Romasky arrive à moitié endormi.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROMASKY.

PIERRE, à demi-voix.

Tu vas monter en litière à ma place, avec l'Impératrice.

ROMASKY.

Mais, Sire, avec elle... elle verra bien...

PIERRE.

Elle ne verra rien, tu ne diras rien. Vous arriverez à la résidence avant le jour ; et tu re-

viendras, de façon qu'on ne sache pas même que tu as mis le pied dehors.

ROMASKY.

En voilà une idée... et si l'Impératrice s'avisaient de vouloir causer, par exemple... quel parti prendrai-je ?

PIERRE.

De te taire... de dormir...

ROMASKY.

Pas moins, voilà une mission très épineuse.

PIERRE.

Tu fais attendre l'Impératrice, insolent !

ROMASKY, à lui-même.

Ma foi ça ne me regarde pas... je monte en litière !..

(Il sort.)

PIERRE, prenant la main de Lefort.

Et nous, Lefort, nous glissant dans l'ombre, comme font nos ennemis, allons saisir tous les fils de ce vaste complot, fomenté par l'ignorance et la lâcheté contre les lumières et la civilisation.

(Il l'entraîne par la porte masquée.)

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la salle commune, ou parloir de l'hospice de Saint-Nicolas.

SCÈNE I.

SOTOFF, seul.

(Au lever du rideau il fait nuit, une lampe éclaire seule la salle où règne un profond silence, interrompu de temps à autre par des coups de vent et de grêle qui ébranlent les vitres. L'orchestre accompagne en sourdine les roulements du tonnerre qui gronde dans le lointain.)

SOTOFF, parcourant la scène à pas de loup, prêtant l'oreille à tous les bruits.)

Je n'entends plus rien que le bruit du vent qui s'engouffre dans les galeries, les tintemens de la grêle et les éclats du tonnerre... L'orage proteste contre les projets monstrueux que veulent exécuter ces endiablés boyards... Ils avaient bien besoin de me mettre dans leur confidence... C'est pas l'embarras ! s'ils m'avaient mis dehors par le temps qu'il fait !.. (Coup de tonnerre.) Oh !

(La foudre éclate, il se bouche les oreilles avec les doigts. Casan arrive de l'intérieur avec Daniel.)

CASAN, au fond à Daniel.

La place est à nous. Allez en donner la nouvelle à tous nos compagnons. (Daniel salue et sort. Casan s'approche de Sotoff, immobile, et lui pose la main sur l'épaule.) Eh bien !

SCÈNE II.

SOTOFF, CASAN.

SOTOFF, tremblant.

Ah ! ah !.. c'est... c'est... est... vous... sei... sei... gneur.

CASAN.

Il n'y a point de seigneur ici, mais des chefs et des serviteurs pour accueillir les voyageurs qui viennent chercher un gîte à l'hospice de Saint-Nicolas.

SOTOFF.

En parlant de chefs... (S'interrompant pour écouter.) Chût !.. entendez-vous ?

CASAN.

Quoi ?

SOTOFF.

Des cris plaintifs, des gémissemens douloureux.

(L'orage redouble.)

CASAN.

Je n'entends que le bruit du tonnerre.

SOTOFF.

Vous croyez !.. il me semblait bien... (Sereprenant.) Si j'osais vous demander ce qu'on a fait des chefs de cette maison, ce digne vieillard, le directeur de l'hospice, et de son frère le trésorier, que les prétendus pèlerins, vos compagnons, ont reveillé si brusquement pour les emmener, je ne sais où ?

CASAN.

Dans la cour d'entrée, maître Sotoff, on leur a communiqué un ordre supérieur qui leur enjoignait de partir sans délai pour Moscou, après qu'ils auraient fait reconnaître par tous les employés de la maison, moi, le docteur Casan, comme directeur, et le docteur Daniel, comme trésorier, jusqu'à leur retour.

SOTOFF.

Ah ! c'est vous qui êtes le ?..

CASAN.

Le directeur de l'hospice ; et quant à ceux dont nous occupons la place, nous les avons fait monter dans une litière qui les conduit jusqu'à destination.

SOTOFF.

Oh ! tant mieux... (A part.) Je craignais qu'en route... (L'orage redouble.) Mais quel horrible temps pour ces pauvres vieux.

CASAN.

Est-il moins horrible pour notre associée, notre protectrice Auguste, la princesse Sophie et sa suite, qui sont en route aussi pour venir nous joindre.

SOTOFF.

Le grand Saint-Nicolas les protège ! (A part.)

Les allans, quant aux venans... si j'en étais le maître...

CASAN.

Qu'est-ce que tu dis ?

SOTTOFF.

Que si j'étais maître de changer le temps...

CASAN.

Tu aurais tort. Il est superbe pour nos projets, puisque la tempête a dû retenir de se mettre en chemin bien des pécions dont la présence ici pourrait nous gêner.

(L'heure sonne.)

SOTTOFF.

Trois heures !

CASAN.

La princesse doit arriver à quatre.

SOTTOFF.

Oh ! la ! la ! si près du danger !

CASAN.

Et ne pouvoir le fuir, n'est-ce pas ? Prends bien garde, entre ici qui voudra, c'est la règle ; mais qui conque une fois entré, tenterait de sortir avant notre permission, serait pendu là, dehors ! C'est la consigne que j'ai donnée moi-même.

SOTTOFF.

Ah !... c'est très-clair... voilà l'expectative : Pendu par vous... ou pendu avec vous... car enfin, si vous ne réussissez pas...

CASAN.

Cerveau stupide !.. toutes nos mesures ont été prises.

SOTTOFF.

Hé ! hé ! c'est que l'Empereur voyez-vous ! il voit de loin... Hélas ! en venant dans cette maison, aux extrémités de l'empire pour chercher le calme et la paix, et surtout pour fuir ma très chère femme, je ne pensais guère être englobé dans une de ces effrayantes tentatives...

CASAN.

Ces réflexions sentent le knout d'une lieue, maître Sotoff... garde-les pour toi, par pitié pour tes épaules.

(Son de cloche.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DANIEL, PÉLERINS.

CASAN.

Qu'y a-t-il ?

DANIEL.

On a sonné à la grande porte de l'hospice.

CASAN.

La princesse !.. déjà !

DANIEL.

Non, ce sont deux jeunes femmes trempées de pluie et qui demandent asile pour cette nuit.

CASAN.

Les renvoyer serait une imprudence. L'hospice de Saint-Nicolas ne peut refuser l'hospitalité, Qu'on les introduise. (Un pèlerin sort.) Da-

niel ! interrogez-les sur le but de ce voyage, et ensuite faites-les conduire en lieu de sûreté. (Aux faux pèlerins.) Vous autres, retirez-vous, pour qu'elles ne remarquent pas qu'on veille ici ; moi, je vais au-devant de la princesse.

(Tous les pèlerins sortent de divers côtés.)

SCÈNE IV.

DANIEL, SOTTOFF, CATHERINE, GIZKA, introduites par le pèlerin.

LE PÉLERIN.

Par ici... par ici... voilà le vénérable trésorier de l'hospice.

CATHERINE.

A la bonne heure, nous trouverons donc enfin à qui parler... car, ne vous en déplaît, les portiers de cet hospice...

GIZKA.

Sont de vraies buses.

CATHERINE.

On a beau les questionner, ils ne répondent point.

DANIEL.

C'est la règle de la maison.

GIZKA.

Comment ! on ne parle pas dans votre hospice ? ça doit être fort gai. Je demande à m'en aller tout de suite.

SOTTOFF, à part.

Ah ! mon Dieu ! cette voix...

CATHERINE.

Gizka, tais-toi donc.

GIZKA.

Du tout, du tout ; je veux parler et je veux qu'on me parle.

SOTTOFF, à part.

Je ne me trompe pas, c'est bien ma bavarde de femme.

DANIEL.

Soyez tranquille, on ne vous soumettra pas à la règle de la maison.

GIZKA.

A la bonne heure, voilà qui s'appelle... (Elle regarde Daniel et recule.) Oh ! là... là...

CATHERINE, bas.

Qu'as-tu donc ?

GIZKA, de même.

Ce sont les yeux de ce vieux pèlerin qui m'effraient.

CATHERINE, à part.

Ils me rappellent aussi... il me semble avoir vu cette sombre figure quelque part.

DANIEL.

Peut-on vous demander le but de votre voyage ?

CATHERINE.

Oh ! mon Dieu, oui. Je suis la veuve d'un soldat, mort au service de l'Empereur, et je retourne à mon village qui est encore à vingt lieues d'ici.

CIZKA.

Et moi j'accompagne mon amie Catherine, car j'ai entendu raconter des merveilles de l'hospice de Saint-Nicolas. Et je viens vous faire une prière... aussi longue que votre barbe.

DANIEL.

Le moment n'est pas opportun.

CIZKA.

Il est si opportun, que j'apporte comme offrande, un superbe pâté de pieds d'ours farcis, il pèse dix livres; je le traîne depuis un mois avec nous.

SOTOFF, à part.

Il doit être un peu rassis.

DANIEL.

Demain au jour, vous m'expliquerez...

CIZKA.

Tout de suite, si vous voulez, voici la chose : Le Czar m'avait donné un vieux mari, à moitié perclus...

SOTOFF, à part.

Malhonnête !

CIZKA.

Le vieux grigou s'en est allé avec une dot de deux mille roubles, l'un portant l'autre.

DANIEL.

Eh bien ?

CIZKA.

Je voudrais qu'on me fît retrouver le mari pour retrouver la dot.

SOTOFF, à part.

Prends garde de le perdre.

DANIEL.

Nous ne nous mêlons pas de ces choses-là.

CIZKA.

Ah ! ce n'est pas votre spécialité ?.. Je vais me coucher.

SOTOFF, à part.

Et tu feras bien.

CATHERINE, à Daniel.

Que Dieu vous récompense de votre bonne hospitalité. Pourrons-nous repartir au point du jour ?

DANIEL.

On vous reveillera.

(Nouveaux coups de cloche. Appel de cor dans le lointain.)

CIZKA, au moment d'entrer, elle s'arrête avec Catherine.

Tiens ! voilà encore des voyageurs qui vous arrivent.

(Des boyards vêtus en pèlerins entrent de tous les côtés, pendant un second appel de cor.)

DANIEL, allant à eux.

Qu'est-ce ?

UN BOYARD, à demi-voix.

Vous n'entendez donc pas le signal.

DANIEL, de même.

En effet !.. c'est l'arrivée de la princesse.

CATHERINE, à part et observant.

L'arrivée d'une princesse, et tous ces pèlerins debout à l'heure qu'il est ?..

DANIEL, à Sotoff.

Conduisez donc ces femmes, gardien. (Bas.) Dans la chambre la plus au fond du corridor...

CATHERINE, à part.

Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

DANIEL, bas, à Sotoff.

De façon à ce qu'elles ne puissent rien entendre; c'est vous que je charge particulièrement de veiller sur elles.

SOTOFF.

Moi !.. qu'elle charge, mon Dieu ! (Aux deux femmes.) Allons, suivez-moi...

CATHERINE, à part.

Quoiqu'il arrive, je reviendrai.

(Elle passe à l'intérieur.)

SCÈNE V.

CASAN, DANIEL, puis, SOPHIE, EUDOXIE,

BOYARDS en pèlerins, suite de Sophie.

(Deux serviteurs, avec des torches allumées, se placent pour éclairer les arrivants. Casan, précède les princesses qui entrent escortées de quelques hommes en manteaux, avec des chapeaux rabattus.

CASAN.

Victoire !.. victoire, mes frères, la nuit a dérobé dans ses ténébres la marche de la princesse Sophie !

SOPHIE, s'adressant à tous.

Oui, mes amis, Dieu, m'a conduit par la main au milieu de la tempête avec les braves qui m'ont escortée. (Se retournant vers eux.) Ils ont eu foi dans Sophie, elle s'en souviendra au jour du triomphe. (A tous.) Si j'ai refusé de vous faire connaître à l'avance où l'on vous conduisait, et dans quel but nous nous réunissions, c'est que je voulais, avant tout, des hommes dévoués, d'une confiance aveugle, d'une obéissance sans bornes; c'est que j'avais besoin d'éprouver la puissance de ma volonté sur leur courage, pour accomplir le grand-œuvre que m'a confié celui qui tient dans ses mains les destinées de cet empire.

TOUS.

Parlez, Princesse, parlez.

SOPHIE.

Nous sommes au but de notre voyage, le moment d'agir est venu, vous allez tout savoir.

TOUS.

Écoutons, écoutons.

SOPHIE.

Nous sommes ici, Boyards pour rendre à la noblesse ses honneurs, ses dignités, ses richesses qu'on livre en proie à l'insolence des favoris français, allemands, italiens,

TOUS.

Oui, oui, c'est la vérité ?

(Sotoff entre.)

SOPHIE.

Notre Moskovie est lasse de celui qui boulesverse de fond en comble sa vieille nationalité; elle ne veut plus du despote qui n'a pas craint, pour l'opprimer à son aise, d'envahir les deux pouvoirs de la terre et du ciel; elle repousse l'insensé qui, après avoir traîné la gloire impériale sous des haillons de matelot et d'ouvrier,

dans tous les coins de l'Europe, revient, pour humilier les boyards, remplacer les plus fortes têtes de son sénat vénérable par des étrangers sans aveu.

CAZAN.

Et cela, après avoir dépouillé de ses honneurs, chassé du palais, son premier guide, sa sœur, la princesse Sophie, dont le courage, après l'avoir arraché encore enfant, à la mort, avait placé de ses mains la couronne sur sa tête... (Il les regarde tous. — profond silence; — il reprend avec force.) Il ne s'agit plus ici, d'une tentative mal conduite, d'une entreprise mal appuyée, c'est la Moskovie toute entière qui se soulève pour renverser le Czar d'un trône qu'il déshonore...

TOUS, avec inquiétude.

Renverser le Czar ?..

(Violent coup de tonnerre.)

SOTOFF.

Le bon Dieu lui donne un démenti.

(Catherine paraît.)

PREMIER BOYARD.

Renverser le Czar, mais cet impossible... il faudrait un miracle pour en venir à bout !

CASAN.

Il faut du courage, et nous en avons; le Czar lui-même, se livre à nous...

CATHERINE.

Il se pourrait... écoutons...

(Elle se glisse derrière la statue de Saint-Nicolas.)

PREMIER BOYARD.

Que voulez-vous dire ?

SOPHIE.

Sur la nouvelle de la naissance de son fils Alexis, dans sa joie d'avoir un héritier de l'empire, il a suspendu tout-à-coup le cours de ses voyages, et, pour flatter la nation, il a décidé de se soumettre à la vieille coutume imposée aux Empereurs de venir, au moins une fois en pèlerinage, comme simples voyageurs, à l'hospice de Saint-Nicolas.

SOTOFF, à part,

Imprudent élève !..

DANIEL.

Et vous pensez qu'il se soumettait à la sévérité des réglemens qui commandent de pénétrer seul ?

SOPHIE.

Il viendra seul...

DANIEL.

Sans armes !

SOPHIE.

Sans armes et sans suite.

DANIEL.

Et la collation que les Empereurs prennent dans cette salle avant l'office ?..

CASAN.

Il l'acceptera, n'en doutez point.

SOTOFF, à part.

Je n'en donnerais pas un sou, de leur collation.

CATHERINE, à part.

Ainsi c'est fait de lui.

PREMIER BOYARD.

Mais s'il se doutait... nous serions tous perdus.

SOPHIE.

Qu'y a-t'il à craindre, ne sommes nous pas les maîtres ici ? Tous ceux qui auraient pu le défendre sont éloignés.

CATHERINE, à part.

Pas tous !

SOPHIE.

D'ailleurs, que ceux qui tremblent se retirent... la retraite est encore sans danger... qu'on leur ouvre les portes, Casan, je resterai seule, j'affronterai le péril, face à face et sans pâlir... j'attendrai Pierre.

DANIEL, vivement.

Princesse, nous l'attendrons avec vous.

CASAN.

D'ailleurs, nous n'avons rien laissé au hasard; s'il échappe au poison, il tombera sous le fer. Deux hommes vigoureux, deux brutes obéissantes se chargent de dompter cette bête féroce.

CATHERINE, à part.

Comment le sauver ?

SOPHIE, d'une voix sourde

Et c'est sur le corps du Czar défont, que nous jurerons foi et fidélité au nouveau souverain...

EUDOXIE, à Sophie, à part.

L'ai-je bien entendu, c'est sa mort qu'il vous faut ?..

SOPHIE.

Elle sera le fruit de ses propres violences.

EUDOXIE, à Sophie.

Mais je deviens l'instrument d'un crime affreux !

SOPHIE l'ammenant un peu à l'écart.

Il est trop tard pour reculer... enfant, Croistu qu'il te ferait grâce maintenant, que tu as regardé la couronne que toute la Russie veut placer sur le front de Ton fils ?.. ton fils !.. il serait perdu lui même.

EUDOXIE.

Horreur !

SOPHIE, à voix haute et interrompant Eudoxie.

Approchez, dignes compagnons, au nom d'Alexis II, et de l'Impératrice sa mère, (Désignant de la main ceux qu'elle nomme.) Pernow, Iwan, Orloff, fils d'anciens strélitz massacrés; Ladosky, envoyé en sibérie à cause de son dévouement à la princesse Sophie, ta protectrice, je vous fais gentilshommes, et toi, Daniel, grand-officier du palais; et vous, amis, dont les noms sont inscrits dans ma mémoire et dans mon cœur, il y aura des récompenses pour tous les dévouemens. Allez à vos destinations, que tous nos alliés se trouvent prêts, le soleil ne se couchera pas sans que les ordres de l'état n'aient reconnu Alexis II pour empereur.... Meure le czar Pierre, et vive Alexis II.

TOUS.

Vive Alexis !

(Ils s'éloignent.)

EUDOXIE, à part.

Toujours sa mort !

SOPHIE, à Eudoxie.

Et nous, allons prendre quelques minutes de repos... Casan, suivez-nous.

(Ils se dirigent tous vers le fond ; Casan fait un geste à Daniel, qui prend à droite et disparaît.)

SCÈNE IV.

SOTOFF, CATHERINE, dans l'obscurité.

SOTOFF.

Ah ! c'est affreux !... c'est affreux.

CATHERINE.

Ce n'est point une femme, c'est une furie.

SOTOFF.

Pendant qu'ils sont occupés... il faut que j'essaie de quitter cette succursale de l'enfer.

CATHERINE, sortie de sa retraite.

Si je pouvais sortir sans être vue.

SOTOFF,

Pendu pour pendu, j'ai bonne chance auprès de l'Empereur, si j'échappe à la surveillance de ces misérables.

CATHERINE.

Il n'y a point à hésiter. (Elle s'avance la tête baissée vers la porte, Sotoff en fait autant. Arrivés sur le seuil, ils se heurtent tous deux.) Giel !

SOTOFF.

Hein ! (Ils s'examinent un moment.) Ah ! ah ! une des voyageuses de cette nuit.

CATHERINE.

Un Pèlerin !

SOTOFF,

On dirait qu'elle veut s'échapper...

CATHERINE.

Il avait l'air de s'en aller.

SOTOFF, à lui-même.

Ce n'est pas ma bégueule de femme, tant mieux... Si l'on pouvait compter sur elle.

CATHERINE, de même.

Si je pouvais savoir ce qu'il pense ?

SOTOFF, l'examinant.

Elle ressemble comme deux gouttes d'eau..... Hé, oui... c'est l'amie de ma coquine d'épouse.

CATHERINE, le suivant de l'œil.

Essayons... (Haut.) Vous alliez sortir ?

SOTOFF.

Moi ! non, je me promène. (Haut.) Si je m'assurais, par elle, une porte de derrière...

CATHERINE, allant à lui.

Bon pèlerin, est-ce que l'on ne pourrait pas se remettre en route ?..

SOTOFF, bas.

Oui et non. (Haut.) Est-ce que vous partiriez sans votre compagne ?

CATHERINE.

Je la laisse dormir... Elle sait où j'ai besoin de me rendre, et m'y rejoindra plus tard.

SOTOFF, à part.

Ma foi, si je lui donnais la commission... Danger pour danger... Il y en aurait un de moins pour moi.

CATHERINE, s'apprêtant.

Alors... ! bon pèlerin, adieu.

SOTOFF, prenant son parti.

Un moment... (Bas.) Voulez-vous faire votre fortune ?

CATHERINE.

Je n'ai pas le temps...

SOTOFF.

Alors, voulez-vous faire une bonne et généreuse action ?

CATHERINE, à part.

Si c'était une âme honnête, qui ne trempât pas dans le complot... (Haut.) Je le veux.

SOTOFF.

Ecoutez donc. (A l'oreille.) Le czar Pierre I^{er} est attendu ici...

CATHERINE, de même.

Je le sais.

SOTOFF.

Il faudrait tâcher de vous glisser dehors, sans être aperçue.

CATHERINE,

Vous croyez qu'on m'empêcherait ?..

SOTOFF.

Parfaitement... Ensuite, il faut trouver moyen de dire au Czar de ne pas mettre les pieds dans cet hospice.

CATHERINE, émue.

Ah ! vous n'êtes pas de ses ennemis, je puis vous confier que je sais tout... j'écoutais... et je pars.

SOTOFF.

Filez sans bruit le long des murs et n'oubliez pas de dire à Sa Majesté que c'est moi qui vous ai chargée...

CATHERINE,

Certainement... Votre nom ?..

SOTOFF.

Pas la peine... Dites : Celui qui sait écrire, je suis le seul... De cette manière je ne crains pas d'être confondu avec les autres.

CATHERINE, s'échappant,

C'est bien... au revoir.

SOTOFF.

Bon voyage...

(Pendant qu'elle traverse le théâtre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, ramenant Catherine à moitié disparue. Déjà sur pied ?

SOTOFF, à part.

Allons, bon !

CATHERINE, voulant reprendre sa course. C'est que j'ai une longue route à faire.

(Le son des cloches commence à retentir.)

DANIEL.

Vous aviez oublié que c'est grande fête, et que ce jour doit-être consacré au repos...

SOTOFF, à part.

Qu'elle n'aille pas donner de soupçons en insistant...

(Il fait des signes par derrière.)

CATHERINE, qui a compris.

Je resterai.

DANIEL, à Sotoff, à part.

A la première démonstration d'elle ou de sa compagne pour sortir... faites-les conduire toutes les deux dans les caveaux de l'hospice.

SOTOFF, tremblant.

Oui... Trésorier.

DANIEL.

Vous en répondez sur votre tête.

SOTOFF, pendant que Daniel remonte la scène.

Ah ! mon sauveur !... (Bas à Catherine.) Il faut renoncer...

CATHERINE, de même.

C'est impossible !

SOTOFF.

Ca retomberait sur moi.

CATHERINE.

Mais le Czar...

SOTOFF.

Mais ma tête... il y va de ma tête, et en conscience... (Haut, à Catherine.) Venez... (Bas.) Le trésorier vous lorgne de son mauvais œil...

(Il la pousse.)

CATHERINE.

Dieu du ciel, inspire-moi, j'ai confiance en ta bonté.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

DANIEL, LE GARDIEN.

(Pendant la sortie de Sotoff et de Catherine, le gardien paraît.)

LE GARDIEN, à la cantonnade.

Par ici, voilà le trésorier.

DANIEL.

Qu'est-ce ?

LE GARDIEN.

Trésorier, ce sont deux serfs qui se disent engagés pour la journée au service du directeur de l'hospice qui leur a donné un signe de passe.

DANIEL.

Ah ! c'est bien... qu'ils entrent...

(A un signe du gardien, deux paysans cosaques à longue chevelure rousse qui leur couvre la moitié du visage, presque enseveli sous une barbe touffue, entrent en se tenant la main.)

DANIEL, aux arrivans.

La médaille ! (L'un d'eux la présente.) Qu'il attendent... on va venir.

(Il sort. Les deux paysans demeurent immobiles devant le gardien.)

SCÈNE IX.

LES DEUX PAYSANS, SOPHIE, CAZAN.

SOPHIE, entrant la première malgré Cazan.

Laissez, laissez, cher directeur, je veux les voir par moi-même.

(A la voix de la princesse, les deux paysans qui s'étaient séparés et regardaient autour d'eux, en dessous, se rapprochent vivement et reprennent l'immobilité.)

SOPHIE, à Cazan.

Vous ne connaissez pas la force étonnante de Pierre... Où sont ces rustres ?...

CAZAN, aux deux hommes.

Approchez.

(Tous deux viennent ployer le genou et courber la tête devant Sophie.)

SOPHIE, au premier, après les avoir examinés tous les deux.

Lève-toi !... (Au second.) Et toi !

CAZAN, à demi-voix.

Eh ! bien, qu'en dites-vous, Princesse ?

SOPHIE, de même.

On dirait deux Hercules en marbre... taillés dans le même bloc... Quel est le plus fort de vous deux ?

PIERRE ET LEFORT, sous les habits de paysans.

Lui !

SOPHIE.

Êtes-vous parens ?

PIERRE ET LEFORT.

Frères.

SOPHIE.

Qui vous envoie ?

LEFORT.

Le gouverneur de Moscou.

CAZAN, à Sophie.

Ils ont présenté sa médaille.

SOPHIE.

Vous savez ce qu'il faut faire ?

PIERRE.

Tuer un homme.

SOPHIE.

Et vous savez quel est cet homme ?

LEFORT.

Votre frère, princesse Sophie.

SOPHIE, violemment.

L'Empereur, braté, je n'ai plus de frère.

PIERRE, bas à Lefort.

Ni moi de sœur.

LEFORT, bas.

Contenez-vous.

SOPHIE, à Pierre.

Que lui demandes-tu ?

PIERRE.

Qui nous paiera.

SOPHIE.

Moi... puisque tu sais qui je suis...

PIERRE tend la main.

Donnez.

SOPHIE.

Il dinera à cette place... S'il boit jusqu'à l'ivresse... (Lentement) vous l'étoufferez dans son sommeil...

PIERRE, à Lefort.

Tu entends, frère ?

LEFORT.

J'entends.

SOPHIE.

S'il triomphait du breuvage et qu'il repoussât les mets, il faudra peut-être l'attaquer de vive force...

Eh bien ?
LEFORT.
SOPHIE.
 Embusqués ici près, êtes-vous gens, au premier ordre, à vous précipiter sur lui ?
LEFORT.
 Pourquoi pas ?
PIERRE.
 J'en fais mon affaire ; c'est moi qui vous le présenterai.
SOPHIE.
 Mort.
PIERRE.
 Mort !... (A part.) Ou vivant, si je peux.
SOPHIE.
 Et qu'il sache bien, avant d'expirer, que c'est moi qui le tue.

PIERRE ET LEFORT.
 Il le saura.
SOPHIE, lui donnant une bourse.
 Voilà le prix convenu.
PIERRE, avec un ricanement féroce, se précipitant pour s'emparer de l'or.
 Ah ! ah ! Allons, frère, apprêtons-nous, voilà le prix du sang.
SOPHIE, à Cazan.
 Quel homme affreux.
PIERRE, à Lefort.
 Ses oreilles délicates ont horreur du mot ; mais elle n'a pas horreur du crime, l'infâme !
LEFORT, l'interrompant.
 Où nous place-t-on ?

CAZAN.
 Tout-à-l'heure on vous conduira.
 (Pierre et Lefort restent au fond pendant que Sophie gagne le devant de la scène avec Cazan.)
SOPHIE, à Cazan d'un voix sourde.
 Aussitôt après l'expédition, vous vous déferez de ces misérables qui me connaissent.
CAZAN.
 Il iront, avec votre secret, dans le lac qui borde les murs de l'hospice.
DANIEL, paraissant, à Sophie et à Cazan.
 On aperçoit l'escorte du Czar.
CAZAN.
 Je vais donner les ordres... après, je viendrai chercher ces hommes.

SOPHIE.
 Et moi, je vais soutenir le courage de la tremblante Eudoxie. (Avant de sortir.) Energie et sang-froid... Nous luttons contre un géant ! S'il ne tombait pas dans le piège, il nous broierait tous sous sa main.
 (Elle sort avec Cazan.)

SCÈNE X.

PIERRE, LEFORT.

PIERRE, après s'être assuré qu'il sont seuls.
 Eh bien ! qu'en dit-tu ?
LEFORT.
 La lutte est engagée... quelle en sera l'issue ? Malgré toutes mes représentations, vous l'avez voulu.

PIERRE.

Je serais plutôt venu seul... je voulais sentir la main de la sœur... mettre dans celle du frère le prix de sa mort... Est-ce que tu ne trouves pas quelque chose d'atrocement gai... dans cette position périlleuse ?.. cette femme qui me poursuit toujours, quoique toujours je lui aie fait grâce ; et qui revient sans cesse à ses deux seuls moyens : le fer et le poison... Nous en finirons aujourd'hui, nous étoufferons dans son repaire, l'Hydre de la révolte.

LEFORT.

En sortirons-nous, du repaire ?

PIERRE.

Est-ce que Lefort aurait peur ?

LEFORT.

Pour vous, c'est possible ; j'ai droit de trembler pour une existence à laquelle se rattache l'avenir de trente millions d'hommes. Pour la mienne, je l'ai assez souvent mise en péril, même en bravant votre colère, pour que vous ne doutiez pas de mon courage.

PIERRE.

Aussi, n'ai-je voulu que toi pour second. (Il lui tend la main.) Le danger existe, il renaît sans cesse. Il fallait surprendre le mal à sa source, en triompher ou périr à la peine.

LEFORT.

N'en parlons plus ; j'ai accepté toutes les chances avec vous.

PIERRE.

Eh ! bien, donc... (On entend le son des cloches.) C'est le signal, Romasky avance, seul il va entrer ici pour se conformer aux usages de cette maison.

LEFORT, qui écoutait.

Du monde... silence.

CAZAN, vivement, à son entrée.

Suivez-moi.

PIERRE, à Lefort.

Viens, frère.

TOUS LES DEUX.

Marchons.

(Cazan fait passer Lefort et Pierre au fond, derrière la draperie qui sépare l'intérieur de l'hospice du parloir. La draperie se referme derrière eux.)

SCÈNE XI.

LES BOYARDS, puis, DANIEL, ROMASKY.

(Les Boyards, en pèlerins, arrivent sur deux rangs. Daniel, à leur tête, porte une coupe en vermeil sur un plateau. On entend le son des cloches. Romasky, en manteau de voyage, entre en scène ; tout le monde se prosterne.)

ROMASKY, à Daniel.

Directeur vénérable, je suis très sensible à votre politesse... je ne veux pas boire en entrant, pour ne pas gâter mon repas. (A part.) Ça m'a été expressément défendu.

DANIEL.

Sa Majesté veut-elle qu'on serve la collation, avant l'office, comme c'est la coutume ?

ROMASKY.

Oui, oui... cher maître... Suivez la coutume... la collation d'abord... la faim troublerait mes pensées...

(Daniel fait un signe; quatre pèlerins apportent une table servie.)

ROMASKY, à part, pendant le mouvement.

Enfin, je vais être Empereur à table; à table jusqu'au menton, débarrassé de ce terrible œil impérial qui me fait trembler dans tout mon corps.

DANIEL, avec respect.

Sire, tout est prêt.

ROMASKY.

C'est très bien. Faites que tout le monde s'éloigne... je veux méditer, en mangeant, sur les besoins de l'empire, et relire les nouveaux règlements que je prépare.

DANIEL, haut, aux servans.

Sa Majesté desirè être seule.

(Ils se retirent derrière la draperie.)

ROMASKY.

Oui, seul, j'aime mieux cela, je mangerai plus à mon aise, le saint protecteur de la Russie ne me comptera pas les bouchées, j'espère bien m'en donner pour tout mon règne.

(Pendant que tout le monde défile, Catherine, enveloppée dans un habit de Pèlerin blanc, sort du corridor des voyageurs et va regarder mystérieusement autour du parloir.)

SCÈNE XII.

ROMASKY, CATHERINE.

CATHERINE, à part.

Sotoff a cédé à mes prières... J'arrive encore à temps pour apporter secours au Czar, ou mourir avec lui...

(Elle fait deux pas en avant et s'arrête surprise.)

ROMASKY.

Il m'est défendu de rien prendre avant d'avoir consulté ma note. Où diable l'ai je fourrée?... Ah! la voici.

CATHERINE.

Ce n'est pas Pierre!.. (Par réflexion.) Mais ce pauvre diable ignore ce qui l'attend... ne le perdons pas de vue...

(Elle se glisse derrière la statue.)

ROMASKY, qui se promenait, s'assied dans le fauteuil préparé pour lui, il déploie un petit parchemin, lisant :

Primo : « Ne boire que la vieille eau-de-vie placée dans les poches du manteau de voyage. » (Parlé.) C'est donc ça qu'il m'avait paru plus lourd... Va pour l'eau-de-vie impériale, je sais ce qu'elle vaut. (Il lit.) Secundo : « Finir par simuler l'ivresse. » (Parlé.) Voilà une drôle d'ordonnance... Je ferai tout pour simuler... (Il lit.) Tertio : « Rouler après sous la table et

» rester immobile comme un trépassé. » (Parlé.) Diable ! diable ! il faut garder sa tête... (Il tâte dans le manteau.) Un, deux. (Il tire les deux flacons des poches du manteau et les place sur la table.) Quand j'aurai flûté le dernier.... nous verrons... (Après avoir jeté un coup d'œil sur sa note.) Il n'y a pas de paragraphe pour la bonne chère... à l'œuvre donc!..

(Il commence à se servir.)

CATHERINE, derrière la statue, à voix basse.
Romasky!

ROMASKY, levant la tête.

Hé!.. (Regardant autour de lui.) Mon véritable nom... qui peut savoir?..

CATHERINE, de même.

Romasky!..

ROMASKY, se levant, surpris.

Miracle!

CATHERINE.

Silence et assieds-toi!

DANIEL, qui est accouru à l'exclamation de Romasky.

Sa Majesté appelle?

ROMASKY, froidement.

Non... je pensais... je pensais tout haut... (Il regarde Daniel sortir.) Comment, je serais assez heureux... (A la statue.) Parlez, grand protecteur de la Russie, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

CATHERINE.

C'est pour le tien qu'il y a quelque chose : ne touche pas à ces mets.

ROMASKY.

Mais je tombe d'inanition!

CATHERINE.

Mange du pain!

ROMASKY.

Du pain... seulement... voilà quelque chose de frais... (Il rompt un des petits pains.) Il est rassis, encore!

CATHERINE.

Aie l'air de manger de tout, et ne porte rien à tes lèvres...

ROMASKY.

Il y a donc dans ces mets...

CATHERINE, très bas.

La mort!

ROMASKY, bondissant sur son siège qu'il fait reculer.

La mort!..

CATHERINE.

Silence!

DANIEL, revient vivement.

Votre Majesté, cette fois, s'est écriée?

ROMASKY, tâchant de se remettre.

Oui... changez-moi d'assiette... (Il obéit.) Et... allez vous en... (Daniel reste immobile à côté de la table, tenant toujours l'assiette dans ses mains croisées. — Romasky, avec impatience.) Et allez-vous en. (Après le départ de Daniel.) Condamné à la diète en face de l'abondance!.. Protecteur vénéré, ce magnifique saumont, est-ce qu'il renferme également?..

CATHERINE.

La mort.

ROMASKY, trempant du pain dans de l'eau-de-vie.
Réduit à faire la trempette... (Il va pour boire.)
A votre santé...

CATHERINE.

Prends-garde.

ROMASKY.

Oh ! cette liqueur est intacte.

CATHERINE.

On t'épie.

En effet, on a vu la tête de Daniel s'avancer entre
les deux pans de la draperie entr'ouverte.

ROMASKY, à voix basse.

Ah ! oui... j'ai vu là bas une grosse tête armée
de deux yeux de bœuf...

CATHERINE.

Fais semblant de manger.

ROMASKY, buvant.

J'aime autant boire... c'est fatigant de mâ-
cher. A vide !.. (Il regarde de nouveau du côté de la
draperie ; la tête de Daniel s'y montre de nouveau.)
Bon !.. voilà encore la grosse tête... Faisons
semblant... (Il se sert sans toucher à rien.) Oh !
là ! (Daniel revient.) Des assiettes ! (Il sert et se
retire. (Romasky boit encore.) Heureusement que
ces flacons me dédommagent... je dois simuler...
(Il boit toujours.) Je crois que je peux commen-
cer à simuler... (Il achève le flacon.) J'ai les
oreilles chaudes comme des caillies... (Il entame
le second.) J'ai... j'ai la tête... (Il boit.) J'ai la
langue... j'ai soif... (Il boit.) C'est-à-dire soif...
Si j'avais là, sous la main... (Il boit encore.)
M^{me} Romasky ?.. fais la couverture... mon petit
chat... je vais me coucher. (Il roule sous la
table.)

SCÈNE XII.

ROMASKY, DANIEL, CAZAN.

DANIEL, avançant un pas.

Je crois que c'en est fait. (Il fait un signe.)

CAZAN, entre et s'approche.

Il est tombé !

DANIEL, le montrant du doigt.

Il est mort !.. Faut-il appeler ces deux hom-
mes ?

CAZAN.

Qu'on les tue. Ils sont inutiles et savent notre
secret... (A haute voix en allant au fond du théâ-
tre.) Venez princesse, venez.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SOPHIE, PÉLERINES, BOYARDS.
puis, EUDOXIE.

SOPHIE.

Il faudrait un prodige, disaient tout à l'heure,
des hommes défilants, incertains !.. Avancez,
faibles que vous êtes... Un prodige ! n'en est-ce
pas un que d'avoir fait tomber d'un souffle
l'homme le plus puissant et le plus fort... d'a-
voir amené la timide Eudoxie à vous crier : je

conspire avec vous ; je ne suis plus épouse, je
suis impératrice et mère ?.. Eudoxie, la voilà !
(Eudoxie paraît la couronne en tête et couverte du
manteau impérial.) La voilà qui vient au milieu
de vous. Elle ne croit pas qu'il soit permis à un
homme de mettre ses idées à la place de celles
d'une nation, Innover sans cesse, sans jamais
améliorer, c'est renouveler le cahos. Elle a
puisé comme moi ces maximes dans les conseils
de nos dignes ministres. Ces principes seront
ceux d'Alexis II. Il les apprendra dès le ber-
ceau, sous la régence de sa mère.

EUDOXIE, d'une voix suppliante, à Sophie.

Attendez encore... attendez...

SOPHIE, à demi-voix.

Il n'est plus temps, âme faible... (Haut à l'as-
sistance.) Et vous tous, répétez avec moi ce cri
qui demain retentira dans toute la Russie : Le
Czar est mort ! Vive le Czar !

TOUS.

Vive le Czar !

EUDOXIE, avec plus de force et s'arrachant des
mains de Sophie,

Attendez ! (Mouvement général.) Laissez-moi
prier un moment pour le repos de l'âme de ce-
lui qui n'est plus. Car je ne le haïssais pas, moi,
bien loin de là, mon Dieu ! je ne haïssais que
ses principes, et je ne le poursuivais qu'à re-
gret.

PIERRE, invisible.

Ce remords que Dieu t'inspire te sauve la vie,
femme !

SOPHIE.

Est-ce un rêve affreux ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PIERRE, GARDES, PAGES, un mo-
ment après LEFORT.

(La draperie du fond s'ouvre et laisse apercevoir
l'Empereur au milieu de ses gardes.)

PIERRE, au fond.

Ah ! le Czar est mort !.. (Eudoxie reste anéan-
tie à l'avant-scène.) Eh ! bien, le Czar revient à
la vie et ses assassins ne sont plus. Ce prodige
vaut bien le vôtre, n'est-ce pas ?

CAZAN, à Sophie.

Le ciel est pour lui. Fuyez, princesse ! (Il veut
l'entraîner.)

SOPHIE.

Je ne veux pas lui donner ce bonheur.

(Au refus de la princesse, Cazan gagne rapidement
la porte de l'entrée commune, il y rencontre Le-
fort qui lui ferme le passage.)

PIERRE, prenant le milieu de la scène.

Le Czar, c'est Dieu sur la terre, qui sait tout
et qui déjoue tous les projets criminels. Vous
n'empêcherez pas le soleil de luire et de jeter
le jour dans cette nuit du Nord, pour faire mon-
ter ce pays au niveau des autres nations. Lefort,
tous ces hommes mourront sous le knout, en
Sibérie, dans les mines. Toi, Cazan, grand jus-

ticier de l'État, les corbeaux te mangeront les yeux, car je ferais planter ta tête coupable sur la grande place de Moscou.

(Sur une musique sourde, à un geste de Pierre, Cazan et les Boyards en pèlerins, qui ont voulu tirer leurs armes, et qui ont été contenus par la suite de l'Empereur, sont entraînés et disparaissent au milieu des gardes.)

PIERRE, après leur départ.

Quant à vous, mon incorrigible sœur, le bourreau ne portera pas la main sur votre royale personne... Attendez-moi, c'est une affaire de famille dont le chef va faire justice lui-même.

(Il marche jusqu'à sa sœur, qui, les bras croisés, le regard fixe, l'attend avec calme. Arrivé devant elle, il tire un poignard de sa ceinture et lève le bras.)

CATHERINE, toujours sous la robe de pèlerin blanc, se jette au-devant du Czar qu'elle retient.
Arrêtez, Sire !

PIERRE.

Quelle est cette femme ?

CATHERINE, rejetant sa robe en arrière.
Regardez.

PIERRE.

Catherine !

LEFORT.

Qui ne veut pas que vous vous deshonoriez par le meurtre d'une femme.

PIERRE.

Elle est coupable.

CATHERINE.

Elle est vaincue.

PIERRE.

Je veux me venger.

CATHERINE,

Sur votre propre sang, le sang du Czar.

PIERRE.

Quand le Czar a du mauvais sang, il le fait tirer.

LEFORT.

Et le soin de votre gloire ?

CATHERINE.

Allons, Pierre, il faut que les rois aient de la pitié ; c'est une qualité royale : si vous n'en avez pas, feignez d'en avoir au moins !

PIERRE.

Pour elle !.. (Il repousse brusquement Catherine.) de la pitié !

LEFORT.

Grâce... une sœur !..

PIERRE.

Je n'ai plus de sœur.

CATHERINE, qui s'est retenue à son bras.
Vous ne la tuerez pas ! La nuit de vos noces, vous m'avez dit : A quelle moment que ce soit, demande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai. La parole du Czar est-elle sacrée ?

PIERRE.

Que veux-tu ?

CATHERINE,

Ce poignard ?

PIERRE, le lui abandonnant.

Tu es une noble femme... (A Lefort.) Tous mes ennemis sont dans ma famille, et ce n'est que dans ceux qui ne me sont rien, que je trouve affection et dévouement. (Il montre Eudoxie.) Celle que j'avais choisie pour épouse, conspire innocemment la perte de son époux et la ruine de cet empire, que celle-ci, (Designant Catherine.) m'aiderait à rendre florissant. Je veux qu'elle fasse un jour l'envie des reines ! (A Eudoxie.) Vous n'êtes plus Impératrice, Madame, vous n'êtes plus femme du Czar !.. (Il lui ôte de dessus les épaules le manteau impérial et se plaçant devant la statue.) En présence du protecteur de la Russie, je vous répudie et je vous condamne à vivre dans la même retraite avec cette furie.

(Il montre Sophie.)

SOPHIE.

Tu as tort, Pierre... tant que je vivrai...

PIERRE, à Lefort.

Tu vois...

LEFORT.

Voulez-vous faire croire que vous avez peur de ses menaces ?

PIERRE, avec un geste de dédai.

Qu'elle vive donc... loin de mes yeux !

(Sophie sort la première la tête haute devant Pierre, Eudoxie la suit accablée.)

SCÈNE XV.

PIERRE, LEFORT, CATHERINE, ROMASKY, SOTOFF, GARDES.

PIERRE, prenant le manteau de czarine des mains des siens et désignant Catherine.

A celle-ci désormais la pourpre et le titre d'impératrice ! en attendant que je la couronne de ma main, à Saint-Petersbourg, à la face de tout l'empire. (Musique — Il agraffe le manteau sur les épaules de Catherine.) Te voilà sacrée, te voilà noble ; te voilà czarine.

CATHERINE, après un moment.

Et ce pauvre Romasky ?..

ROMASKY, sous la table.

Qu'est... est-ce... qui appelle ?..

LEFORT.

Il a suivi ses instructions, il est ivre... ivre mort !..

PIERRE.

Son règne est fini. Maintenant, au lieu d'un mannequin, j'aurai deux dignes représentants... Catherine et Lefort. (Il leur tend la main et pousse du pied Romasky.) Allons, drôle, relève toi.

ROMASKY, Avançant sa tête à moitié coiffée de la nappe, sans bouger de place.

Laissez-moi donc... c'est par ordre du Czar... je simule l'ivresse... A boire !.. à boire !.. à boire !.. à la santé du grand Empereur !..

FIN.

Impr. de M^{me} DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.